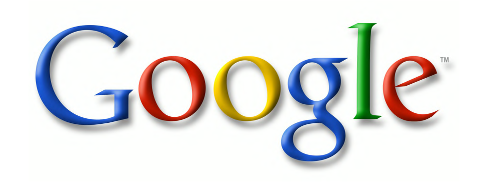
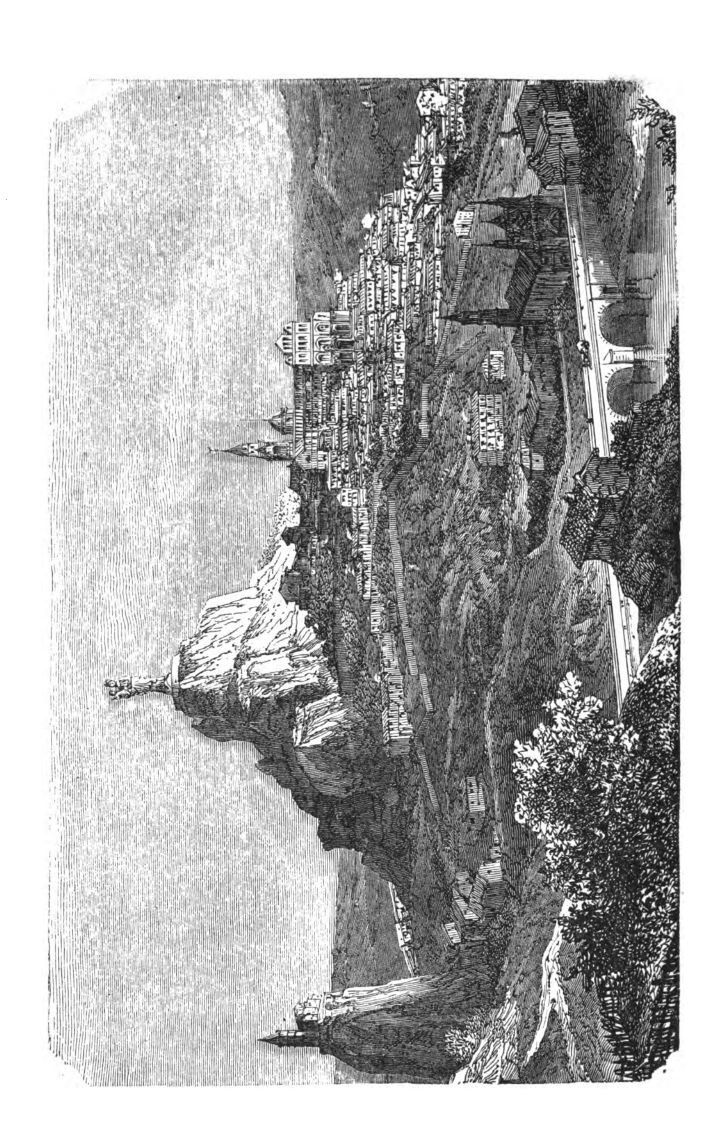




LA STATUE

DE

NOTRE-DAME DE FRANCE

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU, BOULEVARD SAINT LAURENT, 23

LA STATUE

DE

NOTRE-DAME

DE FRANCE

PAR

Ch. CALEMARD DE LAFAYETTE

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU PUY, L'UN DES SECRÉTAIRES
DU COMITÉ DE L'ŒUVRE DE NOTRE-DAME DE FRANCE



LE PUY

M.-P. MARCHESSOU, ÉDITEUR

1860

PUBLIÉ PAR ORDRE DE MONSEIGNEUR DE MORLHON

I

LA STATUE

I

Le géant de l'art, Michel-Ange, eut un jour l'idée de tailler en statue toute une montagne de marbre. L'idée était digne du maître. Le Titan, pour qui les plus énormes blocs de Carrare devenaient bientôt un facile jouet, s'arrêta néanmoins dès le début de sa tentative.

Si grand qu'il fût, c'était trop entreprendre. La nature met souvent, sans doute, une rare complaisance à subir la suzeraineté des audaces de l'homme, mais il lui arrive aussi de se révolter quelquefois

contre de trop gigantesques caprices. Une montagne peut se défendre, même quand son agresseur se nomme Michel-Ange.

L'idée d'une statue colossale de la Vierge à élever sur le socle naturel que la ville du Puy offre de tous côtés aux regards du voyageur était aussi, sans nul doute, une conception bien hardie : elle restait du moins dans les limites du possible. L'idée était viable, et pour le prouver elle a vécu, elle vit.

Que si un pareil projet, avec une même opportunité, fût éclos dans la tête d'un homme comme le vieux Buonarotti, le chef-d'œuvre debout sur son piédestal ébauché par les siècles, le chef-d'œuvre consacré par l'admiration du monde, aurait suffi à faire d'une ville une de ces capitales de l'art qu'un Maître a pour jamais illuminées d'un rayon de son immortalité.

Et quelle joie n'eût-ce pas été là pour l'ami, le commensal, le fidèle compagnon du grand Pape Jules II ! de quel amour un Michel-Ange n'eût-il pas aimé une telle tâche, lui qui, chancelant déjà

sous sa gloire presque centenaire, déplorait en beaux vers de n'avoir pas assez exclusivement voué tout son génie et tout son art aux œuvres austères de sa foi.

Oui, aimer, couver, caresser longtemps une si noble pensée ; la voir naître et grandir, la faire vivre ; donner à la radieuse figure ce caractère de religiosité suave, cet idéal de grandeur et de bonté, de majesté et de grâce dont la mère du Sauveur est pour l'intelligence humaine le type le plus accompli ; l'encadrer dans les harmonies incomparables du paysage, poser ses pieds sur une cime unique, à des hauteurs où l'art n'est peut-être jamais parvenu ; dresser son front jusque dans les nuages et, si l'on ose s'exprimer de la sorte, aux écoutes du ciel ; faire planer comme l'infaillible intermédiaire de la prière et de l'amour entre l'homme et Dieu, faire planer la Vierge auguste, souriante et souveraine, douce et fière, reine et mère à la fois, sur des populations sans nombre, sur des générations de pèlerins toujours nouveaux, toujours fidèles ; *monumentaliser*

ainsi tous les souvenirs d'un culte historique, d'une piété, d'une adoration, d'une foi séculaires; éterniser dans le métal durable, dans des dimensions sans égales et dans une forme exquise, le front qui rayonne, la main qui bénit... O Michel-Ange, père des colosses ! quel rêve !...

Eh bien grâce à Mgr de Morlhon, le prélat vénéré qui continue en ce moment la noble lignée de nos grands et saints évêques du Velay, grâce à sa haute et courageuse initiative; grâce à nos héroïques phalanges de Crimée, grâce à leur chef illustre dont le nom resplendit désormais de l'impérissable reflet de la victoire ; grâce surtout à l'irrésistible volonté du Souverain qui semble avoir d'un signe appelé les canons de l'ennemi sur le pieux sommet où les formidables instruments de la destruction devaient se transformer en symbole, en trophée de pacification et d'amour ; grâce à ce merveilleux concours de faveurs vraiment providentielles, le rêve, — le rêve est une réalité.

Cet honneur, ce bonheur, cette immense fortune

d'artiste que nous avons montrée digne d'être enviée par Michel-Ange, cet honneur, Bonnassieux, un des plus nobles cœurs que puissent inspirer en même temps l'art et la foi, Bonnassieux l'a conquis, il l'aura, — il l'a.

C'est que la France chrétienne, — il faut dire plus, l'Europe et le monde chrétien, se sont promptement et vivement épris de cette œuvre également religieuse, nationale, artistique, de cette œuvre qui, par le fait des plus rares coïncidences, cumule toutes les majestés, toutes les grandeurs, toutes les poésies.

II

Qui ne connaît ce dont il est ici question?

Sur un point culminant du plateau central de la France, sur un rocher qui domine la vieille cité d'Anis et les trois vallées ouvertes à ses pieds en

larges corbeilles de verdure, au milieu d'un vaste bassin formé par les ondulations d'un horizon de montagnes étagées elles-mêmes comme les gradins réguliers d'un cirque gigantesque, il s'agissait d'élever à la divine Mère, à la Vierge Immaculée, à Notre-Dame de France, une statue qui par ses dimensions, par sa double signification de patriotisme et de foi, par la convenance enfin et l'harmonie de toutes choses autour d'elle, n'eût rien d'égal au monde.

Le diocèse du Puy, le département de la Haute-Loire, formé en grande partie de l'antique et religieux Velay, n'était pas sans titres qui pussent légitimer une telle ambition.

Les pages de l'histoire locale attestent à qui veut bien les lire, quelle splendeur et quelle illustre notoriété furent autrefois justement acquises à la capitale aujourd'hui trop déchue du petit mais curieux pays de Velay.

Pour ne parler que des faits qui ont une analogie toute particulière avec l'œuvre monumentale

dont nous nous occupons, on sait assez déjà quelle tradition non interrompue de glorieux pèlerinages laisse pendant huit siècles comme une traînée lumineuse dans les annales de ce pays. On a vu, dénombrés ailleurs, les papes, les rois, les princes, qui accouraient périodiquement aux fêtes de Notre-Dame du Puy (1). Il a été dit combien les jubilés du Puy émouvaient le monde et comment sur le livre d'or où s'inscrivaient les visiteurs du vénéré sanctuaire on eût pu lire ces noms quelques-uns même à deux reprises, François Ier, saint Louis, Philippe-Auguste, Charlemagne; — ce qu'on a pu nommer quelque part, et sans doute à bon droit, l'aristocratie de la royauté.

Nous sommes donc dispensés d'exposer longuement de nouveau pourquoi la ville du Puy, même dans son effacement actuel, conserve encore de très-hautes aspirations; pourquoi Monseigneur l'évêque

(1) *Hist. de Notre-Dame du Puy*, par M. F. Mandet.

du Puy a cru pouvoir convier la France, le monde catholique même, à coopérer à sa grande entreprise, supplier le Souverain Pontife de la bénir, de la consacrer par de précieux priviléges, solliciter de la pieuse générosité de l'Impératrice la permission d'inscrire son nom en tête des listes de souscription, demander enfin à l'Empereur qu'il voulût bien donner pour cette œuvre l'offrande nationale du pays, sous la forme des canons de Sébastopol (1).

Or, la France, le Souverain Pontife, l'Impératrice, l'Empereur s'empressaient de répondre à toutes les espérances du pieux prélat; et, chose remarquable, deux jours seulement après la bienveillante audience accordée à Monseigneur de Morlhon par Sa Majesté,

(1) En outre du don inestimable fait ainsi par l'Empereur aux frais de l'ennemi, Sa Majesté daigna encore remettre elle-même entre les mains de Mgr de Morlhon, pour son offrande personnelle, une somme de 10,000 francs, et une somme de 3,000 francs pour celle de l'Impératrice.

notre héroïque armée semblait, comme à heure fixe, faire honneur à la traite tirée sur elle par d'impériales promesses. Et tandis que la souscription prenait rapidement les proportions les plus satisfaisantes, le métal déja anobli par sa glorieuse provenance était bientôt livré, au nom de l'Empereur Napoléon III, avec cette prodigalité triomphale qui semblait pouvoir disposer d'avance et sans compter, des largesses de la victoire.

Le temps qni s'est écoulé depuis cette époque n'a pas été perdu.

Les canons de Crimée transformés par la magie puissante du fondeur, consacrés par la main créatrice de l'art, sanctifiés enfin par l'auguste destination qui leur est donnée, représentent désormais pour les siècles l'image de la divine Mère.

A l'heure où s'écrivent ces lignes, l'érection de la statue est terminée, les dernières opérations de détails, de raccords et de peinture s'achèvent, la date de l'inauguration est définitivement fixée.

En attendant nous ne saurions douter que

nombre de lecteurs ne soient en ce moment particulièrement désireux de retrouver ici, avec un rapide mais complet historique de la grande entreprise, une description détaillée du monument lui-même, l'ensemble enfin de tout ce qui peut aider à apprécier, à comprendre comment, par quelle série de longs et intelligents efforts, l'idée audacieuse, l'idée longtemps réputée chimérique, est devenue, comme nous le disions en commençant ces pages, une réalité fière, on ajouterait volontiers immortelle.

III

En présence du monument édifié, les siècles le rediront après nous, le roc de Corneille semblait sorti des mains mêmes du Créateur pour servir de piédestal à un colosse de la statuaire. Et quelle statue pouvait y être plus convenablement placée que

celle de Notre-Dame du Puy, de Notre-Dame de France, patronne de la France, patronne du Velay?

Cette pensée devait venir et elle est venue; elle a eu les plus illustres parrains.

Le R. P. de Ravignan, un nom qui dépasse la louange, un nom qu'on est heureux de rattacher aux annales d'un pays de foi, comme à l'historique d'une œuvre de piété hors ligne, le R. P. de Ravignan, devenu à diverses reprises l'hôte révéré d'un pays dont il admirait les sites, dont il aimait l'histoire, dont il honorait les belles traditions religieuses, avait émis le vœu qu'une image de la divine Mère fut un jour placée sur le pittoresque sommet pour tout dominer et pour tout bénir.

L'idée ne fut ni incomprise ni oubliée; mais l'heure propice ni l'occasion opportune n'étaient point encore arrivées.

Enfin il y a juste dix ans aujourd'hui, le 27 juillet 1850, la pensée inerte jusqu'alors s'élève à l'état de projet; et en faveur de ce projet magnifique, l'élo-

quence d'un autre célèbre orateur chrétien, l'éloquence de M. Combalot, missionnaire apostolique, rallie en un instant, passionne jusqu'à l'enthousiasme toutes les intelligences.

Conquis le premier, se vouant cœur et âme à la grande entreprise, Monseigneur de Morlhon ne va désormais reculer devant aucune des difficultés qui, sur le terrain de l'exécution, ne peuvent manquer de surgir.

Quels ne seront pas les frais? sur quelles ressources compter? à quel concours moral faire appel? à quels grands établissements industriels confier la tâche ardue? qu'espérer et que craindre, ou plutôt que ne pas craindre? comment marcher? comment aboutir? Nombreux et difficiles problèmes! n'importe, il faut agir, il faut marcher et s'en remettre à la protection de la Mère divine elle-même, du sort d'une œuvre qui intéresse sa gloire.

IV

Le 5 mars 1853, une commission est nommée par Monseigneur, et appelée à étudier avec lui les conditions du projet, comme à en préparer l'exécution (1).

(1) Le droit des membres de cette commission à ce que leur noms restent attachés au souvenir de l'œuvre impérissable qu'ils ont eu l'honneur de servir, est un droit trop précieux pour ne pas être revendiqué ici.

Comité de l'œuvre de Notre-Dame de France.

Président : Mgr Auguste-Victorin de Morlhon.

Secrétaires : MM. l'abbé Urbe, chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire de la Chartreuse.
Charles Calemard de Lafayette, président de la Société académique du Puy.

Trésorier : M. Alirol, chanoine, secrétaire de l'évêché.

Membres :

MM. Préat, maire de la ville du Puy.
Badon, ancien maire, membre du Conseil général.

Dans le même mois, cette commission publie un programme par lequel elle convie les artistes à un

MM. Reynaud, ancien maire, membre du Conseil général.
Coumes, ingénieur en chef du département.
Calemard de Lafayette père, membre du Conseil général, membre et ancien président de la Société académique.
Bertrand de Doue, membre du Conseil municipal, membre et ancien président de la Société académique.
De Brive, membre du Conseil général, membre et ancien président de la Société académique.
Aymard, vice-président de la Société académique.
Vibert, directeur du Musée.
De Marpon, receveur général.
Péala, archiprêtre de la cathédrale, } vice-présidents du comité.
Eynac, curé de Saint-Laurent, } vice-présidents du comité.
Bonhomme, chanoine et vicaire général.
Blancheton, curé de Saint-Georges.
Bonhomme, curé des Carmes.
Bayard, curé de Coubon.
Le R. P. Ducis, } membres de la compagnie de Jésus.
Le R. P. Nampon, } membres de la compagnie de Jésus.

Membres non résidants:

Son Altesse Sérénissime Mgr le prince-abbé Lucien Bonaparte.
MM. De Chevremont, ancien préfet de la Haute-Loire.
Guyot, ingénieur en chef des ponts et chaussées.
D'Amécourt, ingénieur des ponts et chaussées.
Vicomte de Caumont, membre de l'institut de France.
Emile Thibaud, de Clermont.
L'abbé Choyer, d'Angers.
Le R. P. Arthur Martin, de la compagnie de Jésus.

concours européen pour l'exécution d'un modèle de la statue projetée.

Enfin, par un mandement du 16 juillet 1853, Monseigneur déclare la souscription ouverte et provoque les pieuses générosités des fidèles (1).

Peu de semaines après (9 octobre 1853), le premier résultat du concours annoncé, l'envoi des modèles venait prouver que l'idée si chaudement accueillie par la piété et le patriotisme du pays avait fait avec un rapide succès le tour de l'Europe.

Paris d'abord, Paris envoie 18 modèles; Naples, Bruxelles, Cologne, Spire, Strasbourg, Lyon, Marseille, Toulouse, Clermont, Rennes, plusieurs autres villes moins importantes, le Puy enfin, sont représentés avec honneur dans cette joûte artistique. En tout 54 modèles, — sans parler des envois trop tardifs restés hors de concours, — 54 modèles s'étaient offerts à l'examen des juges.

(1) Monseigneur souscrit lui-même pour une somme de 10,000 francs.

Jamais peut-être concours d'art ouvert par une ville de province, à plus forte raison par une ville de province d'un ordre secondaire, n'avait provoqué un pareil ensemble d'efforts. Il était visible dès lors, que grand nombre d'artistes, et de très-habiles parmi eux, avaient su deviner l'exceptionnelle beauté d'une telle œuvre, pressentir quel grand nom on pouvait s'y faire, comprendre enfin qu'il y avait là une gloire, une vraie gloire à conquérir.

En présence d'une telle affluence de concurrents et des mérites divers qui se révélaient dans l'ensemble de l'exposition, la commission, transformée en jury d'examen, déjà vivement pénétrée des hautes obligations qui lui étaient imposées, et plus exigeante que personne vis-à-vis d'elle-même, voulut s'adjoindre, à l'heure du jugement définitif, cinq noms nouveaux, cinq noms d'hommes éminents et faisant autorité dans les arts (1).

(1) MM. vicomte de Caumont, Arthur Didron, Emile Thibaut, l'abbé Choyer, le R. P. Arthur Martin.

Aux termes du programme, un prix de trois mille francs était destiné à la statue jugée digne du premier rang, sous la condition que l'artiste devrait en reproduire, dans la dimension de deux à trois mètres, un second exemplaire pouvant servir de modèle au fondeur qui serait ultérieurement choisi pour exécuter le monument sous la direction de l'artiste couronné. Un second prix de 500 francs était promis à la statue qui obtiendrait le deuxième rang, et des indemnités de 100 francs chaque, aux cinq autres esquisses classées à la suite.

Après une étude approfondie, après une nouvelle visite sur les lieux pour se fixer plus complètement encore sur les conditions d'appropriation locale, la commission procéda à un premier travail d'élimination, et enfin, après un nouvel examen aussi détaillé que possible, toutes les garanties contre l'erreur paraissant épuisées, elle procéda par le vote secret aux décisions suivantes :

Le premier prix hors ligne fut décerné à M. Bonnassieux, statuaire à Paris ;

Le deuxième prix à M. Rinn de Spire (Bavière) ; et les cinq indemnités aux cinq noms suivants classés par ordre de mérite : 1° M. Cabuchet ; 2° M. Montagny ; 3° M. Ramus ; 4° M. Fabish ; 5° M. H. Lavigne. Deux mentions honorables furent en outre accordées à MM. Badiou de la Tronchère et Barré, de Rennes.

Le sentiment public, hâtons-nous de le dire, avait devancé l'arrêt du jury ; la population tout entière, qui pendant huit jours s'était pressée dans les salles de l'exposition, avait salué d'avance la figure destinée à régner sur le mont Corneille. Devant cette statuette, empreinte d'une grâce exquise et d'une suprême distinction, on s'était unanimement passionné pour le goût parfait de l'arrangement général, pour la poésie délicate et sereine qui rayonnait dans l'ensemble de la composition ; on admirait surtout, en même temps que la chaste beauté de la céleste mère, les séductions suaves, le regard surhumain et le front divin du divin enfant, ce front qui, sans rien perdre du charme ravissant de l'en-

fance, portait néanmoins le sceau d'une pensée sublime et d'une céleste inspiration.

Bonnassieux était donc l'élu de la foule, même avant d'avoir été proclamé le lauréat du jury.

Il restait maintenant au jeune maître à exécuter en conformité de l'original couronné, une seconde esquisse de 2 mètres 60 de hauteur ; d'après cette esquisse devait être édifié, dans les dimensions de la statue projetée, le grand modèle définitif destiné lui-même à donner l'empreinte au moule en creux du métal.

V

L'œuvre était donc de la sorte réellement et sérieusement entreprise ; et chaque pas de plus, chaque jour nouveau allaient faire surgir quelque incident heureux, quelque coïncidence d'un caractère

vraiment providentiel, propre à fortifier toutes les espérances.

La papauté du XIXe siècle avait, elle aussi, son mot à dire dans cette proclamation successive, dans cet enseignement miraculeux, prophétique, indéfectible des vérités destinées à la foi du monde. Il paraît bon, sans doute, à l'esprit de Dieu, qu'au milieu du vaste conflit de toutes les opinions qui n'ont qu'un jour ou qu'une heure, qu'au milieu du cahos de toutes les idées, que dans cette confuse mêlée de certitudes incertaines, quelque chose de vrai, de certain, d'indiscutable, d'accepté par des millions d'âmes, sans rébellion, sans contestation, sans discussion même, soit proclamé, soit affirmé, pour être cru partout et pour durer toujours.

Quand rien n'est réputé tout-puissant et durable ici-bas, quand rien n'est réputé infaillible, le Saint-Siége va faire acte de suprême puissance et d'infaillibilité. Rome convoque l'épiscopat du monde entier, le monde entier est représenté par les évêques à Rome et la décision souveraine sur le dogme

de l'Immaculée Conception, acclamée par deux cents évêques, par cinquante mille croyants, a déjà franchi l'espace et les mers; deux cent millions de catholiques s'inclinent ou s'inclineront bientôt devant la volonté sacrée, en répondant : Je crois !

L'évêque du Puy, le vénéré titulaire de ce siége célèbre, auquel appartenaient jadis tant et de si rares priviléges, ne pouvait manquer au rendez-vous donné par le Pontife suprême. L'évêque du Puy avait à représenter dans le pieux pèlerinage de Rome les gloires de son église, et dans un nouveau triomphe de la mère de Dieu, le culte rendu par les siècles à la patronne du Velay.

Or, avant de quitter son diocèse, Mgr de Morlhon, pénétré de tout ce qu'il y aurait de glorieux pour le monument projeté, dans une coïncidence qui ne se représentera jamais, avait exprimé son vif désir que la première pierre pût être élevée, posée et bénie sur le rocher de Corneille, en ces jours d'émotion religieuse et de piété pour la Vierge, pour ainsi dire au moment même où le

Pontife romain, avec cette majestueuse simplicité, et dans l'immutabilité de cette forme vénérable consacrée par dix-huit siècles, proclamerait aux quatre vents de la terre, *urbi* et *orbi*, à la ville et au monde, la sentence qui tenait l'univers catholique attentif.

Par les soins de M. Péala, archiprêtre du chapitre de Notre-Dame, curé de la cathédrale du Puy, à qui Monseigneur avait délégué la présidence de la commission du monument, la commission ayant été consultée, et toutes les difficultés rapidement aplanies, dès le vendredi, 8, jour de la fête de l'Immaculée Conception, vers l'heure où la parole de Sa Sainteté s'élevait au sein de la ville éternelle, la pierre, la première pierre du piédestal de la statue de Notre-Dame de France arrivait heureusement et prenait sa place au faîte du rocher.

On lira peut-être avec intérêt les détails de cette solennité dans le procès-verbal qui en fut immédiatement dressé et scellé dans la pierre elle-même.

L'an 1854 et le 10 décembre, au Puy-en-Velay, durant le saint temps du Jubilé ;

Tandis que le monde catholique, attendant avec un religieux respect la décision du Souverain Pontife sur le dogme de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, s'associait, par de pieuses démonstrations, aux solennités mémorables accomplies dans la capitale de la chrétienté ;

Pie IX étant pape ;

Mgr A.-V. de Morlhon étant évêque du Puy ;

Par ordre dudit Mgr l'Evêque, présentement assistant à Rome aux assemblées de prélats convoqués de toute la catholicité ;

Pendant qu'une procession solennelle du clergé des quatre paroisses, après avoir parcouru la ville pavoisée d'oriflammes et ornée de guirlandes, stationnait aux pieds de la croix de la mission, sur le boulevard Saint-Laurent, en vue du rocher de Corneille ;

Le R. P. Nampon, membre de la compagnie de Jésus, ayant adressé une pieuse exhortation à la foule ;

Après plusieurs décharges d'artillerie ;

Et en présence de M. Alexandre de Chevremont, préfet de la Haute-Loire ; de M. Alphonse Badon, maire de la ville du Puy ; des membres de la commission nommée par Monseigneur pour l'exécution du monument de Corneille, et de plu-

sieurs autres personnes, notamment les représentants des corps de métiers, portant leurs bannières;

La première pierre du piédestal de la Statue qui doit être élevée en l'honneur de la très-sainte Vierge Immaculée, a été posée, scellée et bénite, suivant le rituel, avec toutes les cérémonies prescrites,

Au lieu et place de Mgr l'Evêque absent, comme il a été dit, par M. Péala, archiprêtre du chapitre et curé de Notre-Dame, assisté d'un nombreux clergé.

Fait au Puy-en-Velay, sur ledit rocher de Corneille, les jour, mois et an que dessus.

La statue de Notre-Dame du Puy, la statue de Notre-Dame de France, devenant pour la France le monument commémoratif du grand fait religieux accompli à Rome, empruntait donc à cette date ineffaçable un nouveau prestige.

VI

Or, tandis que le piédestal allait s'élever sous la direction aussi zélée qu'habile de M. Eynac, curé de

la paroisse de Saint-Laurent au Puy, de nouveaux et tout-puissants auxiliaires se faisaient, d'autre part, les infaillibles garants du succès de plus en plus assuré.

Le Saint-Père à qui Mgr l'évêque du Puy s'était empressé de demander sa bienveillance souveraine en faveur d'une si magnifique entreprise, avait daigné répondre par un bref spécial bientôt rendu public et où surabondaient, avec les plus précieux encouragements, avec des effusions toutes paternelles, et la promesse d'une entière sympathie, et le privilége de grâces toutes particulières.

Une commission s'était formée à Paris, sous la présidence de Mgr le prince-abbé Lucien Bonaparte (1),

(1) Une grande pensée est toujours féconde et contient toujours plus d'une belle inspiration.

La commission de Paris formée par Mgr l'Evêque du Puy et réunie pour la première fois sous sa présidence, conçut le projet de donner un magnifique complément littéraire à l'œuvre artistique de Notre-Dame de France. Sous la même appellation, l'histoire de tous les sanctuaires célèbres dédiés en France à la sainte Vierge, formera, par les soins d'un co-

pour activer l'exécution du projet en généralisant la souscription et en lui donnant un caractère national,

mité historique spécial émané de la commission de Paris, un véritable monument de pieuse érudition élevé comme la statue à la gloire de Marie, et en commémoration de son nouveau triomphe.

Les souscriptions pour cette seconde partie de l'œuvre, continueront à être reçues jusqu'à son achèvement, soit à l'évêché du Puy, soit par les comités de Paris.

Les deux comités de Paris sont composés comme il suit :

Comité primitif :

Mgr le prince-abbé Lucien Bonaparte, *président*.

MM. le général de division vicomte de la Hitte, sénateur, *vice-président*.

le vice amiral du Petit-Thouars, membre de l'Institut, *vice-président*.

Amédée Thayer, sénateur, *trésorier*.

Baudon, président général des conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

le vicomte Serurier, ancien préfet de la Haute-Loire, *secrétaire*.

l'abbé Jammes, chanoine de Paris, ancien vicaire-général de Mgr de Quélen, directeur de l'œuvre de la Sainte-Enfance.

le R. P. de Ravignan, de la compagnie de Jésus.

Hamon, curé de Saint-Sulpice.

l'abbé Liabeuf, chapelain de l'Empereur.

Salvaire, procureur général des prêtres de la Mission.

le baron Séguier, membre de l'Institut.

de Verneuil, membre de l'Institut.

le marquis de Béthisy, ancien pair de France.

le baron du Havelt.

Enfin, comme nous l'avons dit en commençant, la haute sympathie du souverain ne pouvait manquer à l'entreprise. Le patronage, les largesses personnelles et le don national de l'Empereur, on va le voir, apportaient un contingent décisif à toutes les chances de réussite.

MM. l'abbé Bertrand, vicaire de Saint-Sulpice.
l'abbé Gory, vicaire de Saint-Denis du Saint-Sacrement.
l'abbé Ravaillhe, vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin.

Comité historique (œuvre littéraire).

MM. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice, *président.*
Léon La Cabane, conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, professeur à l'Ecole des chartes et membre de la Société des Antiquaires de France, *vice-président.*
le R. P. de Valroger, de l'oratoire de l'Immaculée Conception, *secrétaire.*
Dom Pitra, bénédictin de la congrégation de France, à Solesme.
le R. P. Arthur Martin, de la compagnie de Jésus, membre de la Société des Antiquaires de France.
le R. P. Charles Cahier, de la compagnie de Jésus.
de Caumont, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
Auguste Nicolas, inspecteur général des bibliothèques de France.
Jules Marion, membre de la commission des Archives au Ministère de l'intérieur et de la Société des Antiquaires de France.
Léopold Delisle, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, membre de la Société des Antiquaires de France.

Le 5 septembre 1855, l'Empereur et l'Impératrice, à la demande de Mgr de Morlhon, s'inscrivent en tête des listes de souscription : et l'Empereur promet de donner des canons de Sébastopol QUAND ILS SERONT PRIS.

Le 8 septembre, trois jours après, LES CANONS SONT PRIS.

Le 8 septembre, le héros qui, en face du commandement le plus redouté, n'avait eu ni défaillance, ni hésitation, qui avait accepté avec une joie sévère la grande responsabilité et, si on peut le dire, l'implacable devoir, le devoir absolu de vaincre ; Pélissier, le héros de Crimée, plantait les aigles de France sur les murs de Sébastopol conquis.

Dévoué de tout cœur à l'œuvre de Notre-Dame du Puy, « demandez, avait-il écrit, demandez des ca-
» nons à l'Empereur, l'Empereur nous dira de les
» prendre, et nous les prendrons. »

Ainsi fut fait.

Ah ! c'est l'orgueil, et ce sera toujours le suprême enivrement de la France, que le souverain portant

haut le drapeau de l'honneur national puisse y trouver toujours de grands capitaines, et le grand capitaine y former toujours d'invincibles soldats.

Le 30 mars 1856, — après la victoire, la paix.

Vingt jours après (19 avril), l'Empereur met à la disposition de Mgr de Morlhon 150,000 kilogrammes de fonte de fer, en bouches à feu provenant du butin de Crimée...

Tout cela ne tient-il pas du prodige? La souscription forcée de la Russie faisant ainsi les premiers frais d'une œuvre excellemment catholique; n'est-ce pas là vraiment une merveilleuse histoire?

VII

Le 16 mai 1856, la commission traite avec M. Prenat et Cie, fondeur à Givors (Loire). M. Prenat dont l'importante usine réunissait, aux yeux

de la commission, toutes les conditions désirables; M. Prenat, servi d'ailleurs par un personnel d'agents, de contre-maîtres, de constructeurs d'un véritable mérite, avait déjà, par de grandes œuvres qui lui ont assuré un rang éminent dans son industrie, montré son audace et sa puissance d'exécution; aussi n'hésita-t-il pas un instant devant une entreprise gigantesque et sans précédents, dont bien d'autres se seraient effrayés à bon droit. Il se chargea, en outre, de l'exécution du grand modèle.

Or, veut-on se rendre compte des opérations aussi multipliées que difficiles auxquelles devait dès lors procéder le fondeur? — Voici la série des travaux successifs exécutés à Givors.

D'abord pour mettre à l'abri le grand modèle en terre, lequel devait avoir les dimensions de la statue telles qu'elles seront ultérieurement indiquées avec détail (1), il s'agissait de construire

(1) Rappelons au moins sommairement ici que pour la hauteur la statue devait avoir 16 mètres (48 pieds).

un baraquement, une véritable maison, qui pût permettre aux ouvriers de circuler autour du colosse à l'aide d'un escalier coupé de trois larges paliers circulaires; ce baraquement, espèce de tour carrée, avait de la sorte près de vingt mètres d'élévation.

C'est dans cettte colossale guérite que fut édifié le grand modèle, copié avec une précision mathémathique sur la deuxième esquisse de huit pieds donnée par l'artiste lauréat du concours (1).

(1) Ce serait manquer à la justice que de ne pas consigner ici la part très-sérieuse qui revient à M. Fournier, contremaître de M. Prenat, dans l'exécution de ces travaux divers.

Comme constructeur, et dans la direction de toutes les opérations ici décrites, M. Fournier a fait preuve d'une audace de conception, d'une science, d'une ingéniosité et d'une habileté dans la combinaison des moyens, auxquelles la commission s'est complu à rendre itérativement un éclatant hommage. La commission a dû veiller, il est vrai, à ce qu'il ne pût se faire aucune confusion entre les mérites divers qui ont concouru à cette grande œuvre. Elle ne pouvait admettre, par exemple, qu'à côté du nom de l'artiste éminent dont la statue, au point de vue de l'art, est évidemment et exclusivement le bien glorieux; qu'à côté du nom de M. Prenat,

Malgré les difficultés de la construction matérielle et de la reproduction artistiquement exacte, cette première opération réussit à souhait. L'œuvre ayant alors reçu les dernières corrections sous l'inspiration de M. Bonnassieux et de la main de M. Experton, artiste accrédité par le maître lui-même, la commission, après un long et minutieux examen, donna acte à M. Prenat de la réception du modèle.

Sur cette masse d'un si énorme volume et où toutes les formes, le moindre repli, comme le moindre relief avaient leur importance, où rien ne pouvait être traité sans égards, où tout avait acquis dans une proportion absolue, mathématique,

à qui revient en propre l'honneur de la fonte, un troisième nom pût être placé au risque de créer une obscurité fâcheuse sur le rôle spécial et les attributions respectives de chacun; mais on ne laissera pas le mérite de M. Fournier, constructeur du grand modèle, oublié ni méconnu dans les documents écrits qui seront désormais comme les archives historiques de l'œuvre. M. Fournier est plus qu'un habile constructeur, c'est un maître dans sa spécialité.

la valeur d'art de cette admirable statuette de moins d'un mètre, dont la perfection avait été l'honneur du concours, sur cette masse il fallait maintenant jeter une vaste et uniforme chape de plâtre qui reprît en creux, c'est-à-dire en dessous, l'empreinte exacte du colosse. Cela fait, la forme en terre fut démolie; et, les débris extraits de la gigantesque carapace, on dut, dans ce premier moule, réédifier en plâtre un second modèle. — Ce second modèle, à son tour dépouillé de la chape, et comme sorti de sa gangue, fut divisé par fragments ou tronçons de différentes dimensions, sciés, déplacés un à un avec des soins extrêmes, et, de la sorte, mis ensuite à la disposition des mouleurs pour la fonte. Ce sont donc ces fragments, qui allaient enfin donner l'empreinte aux moules de sable, où le métal en fusion devait prendre sa forme.

A mesure que l'œuvre de la fonte s'achevait on réédifiait sur l'emplacement et sous l'abri préparé d'abord au modèle, les pièces successive-

ment obtenues. Ce travail marcha avec une régularité parfaite. M. Experton eut encore mission de M. Bonnassieux de surveiller les raccords, de soumettre au burin les incorrections de détail, et la statue étant enfin debout à Givors, telle qu'elle devait être dressée sur le pic de Corneille, la commission et l'artiste eurent à donner au fondeur leur approbation définitive.

Un témoignage de haute satisfaction était dès lors dû à M. Prenat ; la commission, dont le zèle ne s'était jamais départi d'une surveillance assidue, avait pu constater que la série des opérations que nous venons de décrire bien imparfaitement, avait été accomplie avec une rare intelligence et un plein succès.

Pas une précaution n'avait été négligée, pas un calcul inutile, pas une prévision déçue. A l'honneur d'avoir audacieusement entrepris, le fondeur unissait désormais le mérite et le bonheur d'avoir merveilleusement réussi ; et si l'industrie a ses gloires aussi bien que la science et l'art, M. Prenat, nous

n'en saurions douter, aura, dans cette grande œuvre, conquis un glorieux et légitime renom.

VIII

Le transport au Puy des pièces démontées s'était rapidement effectué, sans le moindre contretemps. Mais il restait un dernier travail difficile et dont à bon droit l'opinion publique se préoccupait vivement.

Hisser sur le rocher à pic ces énormes blocs de fonte, les sur-édifier successivement les uns sur les autres; atteindre enfin aux derniers sommets, c'est-à-dire au front et à la couronne du colosse; — exécuter tout cet ensemble d'ascensions, d'ajustages et de raccords à des hauteurs vertigineuses, non pas seulement au bord de l'abîme naturel formé par les pentes abruptes du roc, mais en présence et, pour ainsi dire, au milieu

de cet autre abîme superposé, plus effrayant encore, au-dessus du premier, — au milieu de cet autre abîme qui se faisait béant toujours autour du piédestal, autour de la statue, — prêt à croître prêt à monter sans cesse en plein vide, en plein ciel, à mesure que monterait la statue elle-même; c'était là quelque chose d'effrayant pour la pensée, d'effrayant pour le regard, — c'était le dernier tour de force à accomplir.

M. Prenat, à qui incombaient aussi le devoir et les périls de cette opération, s'en était déchargé par un sous-traité conclu avec deux entrepreneurs du Puy; — et sa confiance, qui pouvait sembler jusqu'à un certain point téméraire lorsqu'il s'agissait d'un travail sans précédents, a été complètement justifiée.

Grâce aux combinaisons les plus ingénieuses et le mieux calculées, le svelte échafaudage dont la légèreté faisait frémir quand on songeait aux masses énormes qu'il s'agissait de hisser, a pu suffire à tout. Toutes les pièces, depuis la pre-

mière jusqu'à la dernière, ont été enlevées sans nul effort avec une rapidité surprenante, sans qu'il y ait eu ni un accident à craindre, ni même un remaniement ou une modification quelconque à effectuer dans l'appareil primitif. Toutes les pièces ont passé successivement à travers la haute tour que formait l'échafaudage polygonal, solidement serré contre le piédestal, et s'élevant à près de 20 mètres au-dessus de lui; toutes les pièces, sans heurt et sans secousses, et par conséquent sans la moindre avarie, sont arrivées à leur place, et se sont successivement ajustées avec une précision et une sorte d'aisance qui semblaient tenir de l'enchantement (1).

(1) MM. Solvain et Micciolo, à qui revient l'honneur de ce dernier succès dans la grande œuvre de Notre-Dame de France, ont de la sorte acquis un droit légitime à de vives félicitations. Leur nom devait, à ce titre, trouver place ici, et se trouve attaché à l'historique de cette mémorable entreprise.

Il paraît juste de mentionner également le nom de M. Araud, contre-maître de M. Prenat; M. Araud, après avoir

IX

Quelques mots maintenant pour la description matérielle, topographique et plastique du monument; quelques mots sur les dimensions de détail qu'on sera curieux de connaître même en venant visiter la statue, et qui peuvent certainement inspirer le désir de la voir à qui ne l'aura pas visitée.

Le rocher s'élève à une hauteur de 132 mètres au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville, c'est-à-dire à 757 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le piédestal a 7 mètres au-dessus du rocher.

La statue a 16 mètres au-dessus du piédestal. La

dirigé une première fois le montage à Givors, est venu accomplir de nouveau sur place tous les travaux d'ajustage, en y déployant une habileté peu commune.

M. Experton assistait encore ici M. Araud comme représentant de M. Bonnassieux.

couronne de la statue est donc à 764 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Sur une demi-sphère de 5 mètres de circonférence, la Vierge, nous l'avons dit, est debout, écrasant du pied la tête d'un énorme serpent, et tenant sur son bras droit le divin enfant qui bénit la ville et la France.

La longueur du serpent est de 17 mètres; celle des pieds de la Vierge de 1 mètre 92 cent. La chevelure de la Vierge, déroulée à longs plis sur son manteau constellé, a 7 mètres. L'avant-bras n'a pas moins de 3 mètres 75 cent., et la main, de l'attache du poignet jusqu'au bout des doigts, mesure 1 mètre 56 cent. Enfin la statue, au point de son plus large développement, a 17 mètres de circonférence.

Le grand modèle en plâtre exécuté à Givors pesait 40,000 kilogrammes, et l'enfant Jésus, pour sa part, 18,000 kilogrammes. Le groupe tout entier, en fonte, ne pèse pas moins de 100,000 kilogrammes, dont 30,000 environ pour l'enfant Jésus.

Aucun monument en métal fondu existant

jusqu'à ce jour n'a encore atteint de telles proportions. La statue de saint Charles Borromée aurait quelques mètres de plus, mais elle n'a pas été fondue, elle est simplement en plaques de métal repoussé.

Un escalier en pierres, ménagé avec art dans l'intérieur du piédestal, conduit d'abord dans l'intérieur de la statue, où monte également en spirale un second escalier de fer de 58 marches (1). Cet escalier forme, sans compter le replat du piédestal, trois paliers ou étages susceptibles d'être éclairés, aux quatre points cardinaux, par de petites fenêtres d'où la vue peut s'étendre au loin sur tous les aspects du panorama circulaire dont nous avons indiqué ailleurs la beauté saisissante et grandiose.

Du dehors, la statue elle-même produit à tous les aspects l'effet imposant qu'on en pouvait espérer; qu'on la voie, sans descendre du mont Corneille et du point le plus rapproché, c'est-à-dire du palier que forme le rocher dans le sens de sa longueur;

(1) Plus 16 échelons, ce qui ferait un total de 74 marches.

qu'on la voie du pied de la cathédrale en s'arrêtant à la porte extérieure du cloître; ou de la place du Breuil, en s'aidant, si l'on veut, d'une lorgnette, comme la statuette qui servit de premier modèle et mérita d'être choisie par le jury, elle supporte l'examen le plus minutieux, et l'on en peut dire ce qu'a dit Victor Hugo de Notre-Dame de Paris: beau à deux pas, beau à deux lieues.

Le long et studieux effort du jeune maître pour se rapprocher toujours davantage de l'idéal suprême auquel tout artiste éminent aspire, n'a point été perdu; le sentiment suave, la religiosité profonde de la première inspiration se retrouvent encore aujourd'hui après la transfiguration colossale. Le colosse, qui est gigantesque et qui n'est pas monstrueux comme quelques-uns avaient paru le craindre, est resté une œuvre exquise de poésie et d'art; et l'œil qui étudierait de près cette statue de 48 pieds trouverait sur le noble et doux visage ce qu'on ne songe guère à demander aux colosses: la beauté, l'harmonie, la grâce et le charme.

De loin, l'effet n'est pas moins satisfaisant. Le point capital, le *desideratum* absolu, c'était que de tous les côtés de l'horizon, qu'à tous les aspects, pour toutes les avenues, la silhouette restât toujours celle d'une figure humaine. On eût pu donner plus d'ampleur vers la base; les draperies pouvaient être plus étoffées, et donner à l'ensemble la forme pyramidale que quelques personnes semblaient préférer; l'un des aspects y aurait gagné peut-être, mais tous les autres eussent été sacrifiés. Les profils qui indiquent si bien de toute part le mouvement et la ligne du corps eussent été perdus. Par derrière, notamment, la masse du vêtement n'aurait eu ni signification ni valeur.

En somme, Bonnassieux a fait preuve d'une rare intelligence de la destination, en même temps que d'un mérite d'artiste hors ligne. D'une magnifique pensée il a su faire une magnifique chose; son œuvre est de celles qui honorent le temps comme le pays qui les vit naître.

X

Voilà donc la grande entreprise arrivée à son terme. L'idée vit enfin dans le métal. La statue est debout.

Perçant d'un front majestueux le nuage égaré dans l'azur, elle surgit sous l'œil du voyageur étonné comme une indescriptible surprise. Elle plane désormais sur les lieux, sur les temps, sur les hommes. Le divin enfant bénit la ville et la France ; et l'antique cité d'Anis, fille des grands souvenirs chrétiens, s'enorgueillit une fois encore, se sentant tout-à-coup rajeunir. C'est sa plus chère croyance et c'est aussi toute son histoire qui se dressent de la sorte immortelles sur un incomparable piédestal. Et c'est parce que son présent s'élève maintenant ainsi à la hauteur de son passé, qu'elle montre de nouveau aux foules pieuses ses chemins si

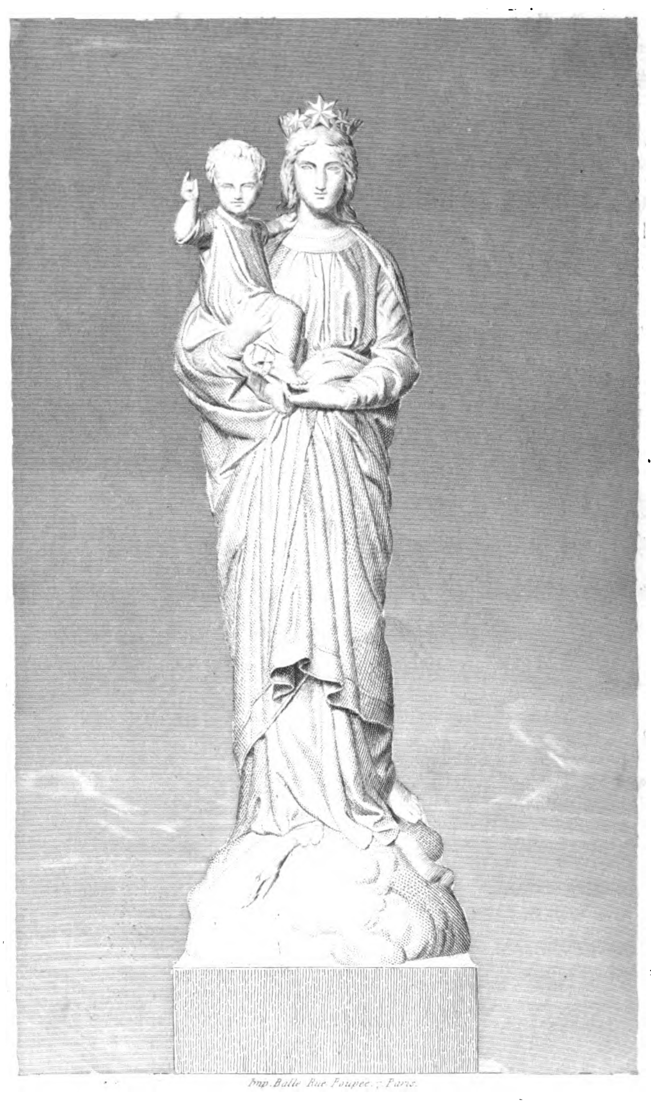
connus des vieilles générations, qu'elle convie fièrement aux fêtes d'une splendide solennité les pèlerins de la divine mère, des légions de fidèles, un peuple tout entier.

Oui, l'heure est venue.

Au signal des tonnerres humains, le voile qui dérobe aux regards le métal transfiguré va se dénouer tout-à-coup, et livrer à l'admiration des peuples

La statue de Notre-Dame de France.

Cette statue, qui ne voudra la voir? qui ne se détournera de son chemin pour venir saluer, en même temps que la céleste protectrice, la sainte renommée de Notre-Dame du Puy, le symbole d'un grand événement religieux, la commémoration du plus glorieux fait de guerre? Qui ne voudra admirer à la fois l'originalité de la création, l'audace de l'entreprise, la beauté de l'œuvre d'art, le site enfin, un site unique, et l'indicible harmonie du site avec le monument?



Imp. Balle Rue Foupée 7 Paris.

Statue de Notre Dame du Puy sur Corneille modéle de Bonnassieux.

M. ______ ______ a souscrit pour la Somme
de en faveur du monument qui
s'élève à la gloire de l'Immaculée conception, sur
le rocher Corneille au Puy (Haute Loire)

II

LA FÊTE DE L'INAUGURATION

I

Le Puy, comme cela du reste était prévu, vient d'être le théâtre d'une de ces solennités fastiques dont les annales d'un pays ont à garder l'impérissable souvenir.

Huit siècles d'illustration religieuse sont aujourd'hui visiblement éclairés et, si on peut le dire, commentés, interprétés, expliqués par une seule journée.

Or, de tels spectacles, il les faut décrire ; de telles impressions il faudrait les garder à l'histoire.

Appelé au périlleux honneur de cette tâche, par une autorité vénérée, celui qui écrit ces lignes ne saurait dissimuler une hésitation bien permise.

Comment ne pas craindre de ne jamais assez dire au gré de tous ceux qui furent présents, acteurs à la fois et témoins dans une scène incomparable ; et près de ceux qui liront, au contraire, sans avoir pu rien voir, comment ne pas redouter, d'autre part, pour peu qu'on approche du vrai, de dire toujours trop, et de paraître empreint d'une exagération sans sincérité, partant sans dignité?

Nous devrons néanmoins essayer, car de telles difficultés ne pourraient être une suffisante justification du silence ; tout au plus peuvent-elles devenir, pour l'infériorité du récit, une légitime excuse.

*
* *

Le mandement dans lequel Sa Grandeur Mgr de Morlhon prodiguant éloquemment son cœur, conviait les populations aux fêtes de l'inauguration de la Statue de Notre-Dame de France, avait déjà porté au loin la bonne nouvelle (1).

(1) Voir ce mandement aux appendices.

La date est fixée, on la redit partout. Le moment se fait proche. Le programme de la cérémonie est publié. Les dispositions générales sont prises; toutes les prévisions, toutes les volontés vont concorder pour assurer à cette fête d'impérissable mémoire, l'ordre dans la grandeur, et l'harmonie dans l'éclat.

La population du Puy, animée de ces belles ardeurs qui sont pour le Velay comme une tradition de famille, la population tout entière, avec ce zèle qui se retrouve toujours dans les suprêmes circonstances, se pénètre de plus en plus d'une irrésistible résolution. « Se surpasser elle-même, effacer dans l'unanimité de ses efforts tout ce qui reste de plus splendidement vivant dans ses propres annales, » voilà le but auquel il faut tendre, voilà le résultat qu'il s'agit d'atteindre et qui sera atteint... Mais déjà nous voici en pleine réalisation du programme.

« La solennité, dit le programme, sera précédée d'une neuvaine et de prédications préparatoires dans l'église cathédrale. »

Ces prédications commencent. — Elles ont commencé.

Comme pour anoblir encore, comme pour spiritualiser d'avance les soins matériels qui sollicitent tous les esprits, qui passionnent toutes les volontés, la parole de Dieu tombe chaque soir sur la foule,

du plus haut où puisse la porter la voix d'un homme.

Ce n'est pas un des moindres priviléges dus par la cité de Notre-Dame (1) à sa glorieuse patronne, que celui d'exercer une constante attraction sur les plus illustres parmi les illustres desservants de la chaire chrétienne.

Il leur semble beau sans nul doute, à ces maîtres de l'apostolat catholique, de venir, au moins une fois en leur vie, épancher leur génie et leur cœur sous les voûtes de la vieille cathédrale où s'agenouilla Charlemagne, où se prosterna saint Louis, où le grand Urbain, pape, et le grand Adhémar, évêque du Puy, poussèrent leur premier cri de guerre, ce cri souverain *Dieu le veult*, qui devait jeter la catholicité tout entière aux croisades, quand l'Europe, sous peine de mort, dut comprimer, trop incomplètement hélas! les stupides et toujours implacables férocités de l'Islam. — Là, dans cette chaire célèbre, saint Antoine de Padoue, saint Mayol et saint Odilon de Cluny, saint Vincent Ferrier, saint Francois Régis, Brydaine — et com-

(1) Le Puy-Notre-Dame, comme on disait au moyen-âge, comme on devrait redire aujourd'hui, ainsi que l'a proposé un des zélés membres de la Commission, M. de Brive, dont l'heureuse pensée ne devrait pas rester stérile.

bien j'en omets! — ont précédé jadis, en leur frayant la voie, les Ravignan, les Combalot, les Félix...

*
* *

Ah! le temps et l'espace nous pressent en ce moment, et pourtant nous ne saurions résister au désir, au devoir peut-être, de le redire une fois de plus après tant d'autres : quel beau spectacle que celui de la prédication catholique! quel beau spectacle que celui de cet enseignement sacré périodiquement distribué du haut de la chaire à la population des fidèles!

Que toujours, que partout, que dans toutes les circonstances solennelles de la vie religieuse des populations, tous soient mis non-seulement à même, mais pour ainsi dire en demeure de participer à l'expansion des plus grandes vérités de l'ordre moral et religieux; que le plus humble et le plus ignorant aient le droit, et puissent considérer comme un devoir de venir s'asseoir sous les voûtes austères de nos basiliques, et là, de recevoir, dans la mesure de leur intelligence, les effusions de l'onction chré-

tienne ou de l'éloquence sacrée ; cela ne nous frappe guère parce que nous sommes de tout temps familiarisés avec ce grand fait; il n'en est pas moins, ce fait, bien digne d'être signalé et d'être médité.

Quelle continuité cependant! quelle admirable suite dans la diffusion de la parole de Dieu! Depuis les Apôtres, où et quand, dans le monde chrétien, le grand orateur a-t-il manqué aux grands auditoires, où l'auditoire à l'orateur? Si on calculait la somme de vérités civilisatrices répandues de la sorte, si l'on se rendait un compte exact de l'œuvre de défrichement intellectuel ainsi accomplie sur l'ensemble des générations qui se sont succédé depuis que l'Evangile a été annoncé à la terre; et si on comparait à l'éblouissante puissance de cette divulgation continue, la pauvreté relative de tout autre apostolat, qui oserait contester encore cette vérité si hautement affirmée par l'histoire, que toute civilisation moderne est fille du christianisme?

Fille du christianisme, et fille du catholicisme!...

En ce moment, sollicité depuis longtemps par Monseigneur l'Evêque du Puy, sollicité, retenu d'avance pour la grande occasion, c'est le Révérend Père Félix, de la Compagnie de Jésus, qui prêche la station préparatoire de Notre-Dame.

Nommer le Père Félix, c'est dire bien des choses en un seul mot. Ceux qui ne connaissent ni son ta-

lent ni sa personne, connaissent du moins son nom, et savent que si pour le prêtre la gloire humaine était le but, le but serait pour lui depuis longtemps atteint.

Le Père Félix a surgi tout-à-coup. Certes, il aura été donné à peu d'hommes de préoccuper aussi promptement et aussi généralement la plupart des grands esprits de leur temps. C'est que le Père Félix est venu à son heure, et qu'ensuite il y a en lui quelque chose de plus qu'un orateur habile, émouvant, pathétique, quelque chose de plus qu'un orateur éloquent. Le père Félix est gênant pour une époque comme la nôtre; c'est un maître avec lequel on n'essaiera guère de lutter : c'est un grand penseur.

Qu'on néglige de l'entendre, qu'on lui oppose l'inattention, l'indifférence, et encore qu'on le nie radicalement si l'on veut; tout est possible à qui ne veut pas entendre, à qui veut fuir l'arène. Mais qu'on l'écoute, qu'on le lise, qu'on médite sur son œuvre, — et qu'ensuite on dédaigne cette œuvre ou qu'on la réfute, — c'est autre chose; la réfuter, on ne l'a pas encore sérieusement tenté.

L'œuvre du Père Félix, l'œuvre dont nous parlons en éliminant ce qui constitue l'incident dans sa carrière de prédication, sera, si nous ne nous méprenons, l'une des plus puissantes assises de la grande et

magnifique synthèse qui pourrait s'appeler : la philosophie sociale du catholicisme.

Que cet humble religieux achève sa tâche, et, j'en ai la ferme conviction, l'impartial avenir lui assignera, comme penseur, un rang dont les esprits superficiels de notre temps ne se doutent certainement pas.

Mais à quoi bon ces appréciations sans suite, en un sujet qui voudrait une étude magistrale, faite à loisir par quelqu'un d'autrement inspiré !

Attendrait-on de nous ici l'impuissante analyse d'un grand tout qui se tient comme un syllogisme? Qu'il suffise de dire que le Père Félix a continué, durant huit jours, au milieu d'un auditoire de jour en jour agrandi, ce professorat sacré, empreint d'une autorité dominatrice, et que la chaire du Puy conservera ce souvenir p [illegible] plus précieux de son histoire.

Durant la semaine remplie par ces prédications, les jours n'avaient pas été perdus; toutes les dispositions accessoires, ingénieusement conçues, qui

pouvaient assurer la beauté, l'ordre surtout dans la solennité, avaient été successivement étudiées; et les faits, comme nous le dirons plus tard, devaient prochainement témoigner combien les appels réitérés faits au dehors avaient eu, même à travers la distance, de puissance et d'empire. D'illustres et vénérés Pasteurs, dont nous citerons bientôt les noms, s'étaient empressés de répondre aux cordiales invitations de Monseigneur de Morlhon, et promettaient successivement à la solennité du 12 septembre l'éclat de leur présence.

Le zèle de la population du Puy, se développant d'heure en heure, aspirait à réaliser l'impossible pour donner à sa fête religieuse un idéal d'harmonie et d'ensemble qui ne pût laisser place à la comparaison.

Cependant l'état de l'atmosphère et les vicissitudes de la température suscitaient à chaque instant de vives appréhensions.

La cité, comme châtiée dans son enthousiasme, semble devoir subir cette déception sans seconde, de n'avoir à emprunter au dehors qu'un nombre bien restreint de témoins pour l'éclatante manifestation dont elle est par avance si fière. L'orage plein de menaces, les pluies quotidiennes, un froid sombre, fouetté par les bises du Nord, vont contraindre le Puy à cacher les merveilles

de sa solennité triomphale sous des voûtes trop étroites pour les belles affluences qu'elle s'était promises.

Néanmoins, malgré tout, avec une résolution calme et sans apparât, avec une placidité qu'on prendrait pour un découragement, comme accomplissant une inutile mais honorable tâche, partout on continue des préparatifs presque surabondants ; et voilà qu'à la veille du jour solennel, un luxe inattendu d'ornementation et de parure resplendit tout-à-coup en tous lieux.

Des nuages gris voilent toujours le ciel, le froid s'avive encore ; mais à qui ne reste-t-il pas, malgré tout, une dernière et invincible espérance ? L'étoile du matin, la Vierge très-clémente, celle qui commande à la mer, qui conjure les vents, qui, par la voix du divin Fils, peut parler plus haut que la tempête, ne saura-t-elle pas, d'un souffle, dissiper les lourdes vapeurs du firmament et se faire à elle-même une journée digne de son regard, digne de son sourire, digne de son triomphe ?

Cette sereine et persistante confiance de la foi, justifiée d'ailleurs par d'autres précédents, rien ne l'eût ôtée au plus grand nombre. Certes, ce n'est point à nous qu'il appartient d'affirmer et de définir l'intervention du ciel, mais c'est bien notre droit de constater ici que beaucoup l'attendaient.

Et si nous devons consigner le fait sans commentaires, le fait le voici tel qu'il ne sera dénié par personne : après des jours incléments, des soirs et des nuits attristés, pour ainsi parler, entre deux averses, il nous a été donné de jouir d'une tiède et charmante journée, protégée comme par un doux voile, contre les chaudes ardeurs d'un soleil éclatant, et suivie d'une soirée calme et limpide comme le plus immobile azur.

Mais n'anticipons pas et restons fidèle à l'ordre du récit.

Dès la veille, malgré l'état toujours attristant de l'atmosphère, la cité apprenait avec une joie profonde que douze Prélats, dont trois Archevêques, et parmi eux l'illustre Cardinal Donnet, Archevêque de Bordeaux et Primat d'Aquitaine, avaient déjà répondu par leur présence aux pressantes invitations de Monseigneur du Puy.

Aussi la population de la ville, déjà plus que triplée par l'irruption continue des pèlerins arrivés, se livrait sans réserve et dans tout l'abandon des plus heureux entraînements, à cet élan enthousiaste qui fait les immortelles journées.

II

Enfin le grand jour s'est levé ; le mercredi 12 septembre est venu.

Dès l'aube la plus matinale, ou, pour être plus vrai, durant la nuit entière, toutes les avenues du Puy, comme de rapides et bruyants affluents, avaient déversé sur leurs pentes des flots pressés, des flots croissants de visiteurs. Les arrivants se touchaient déjà sur les routes, dans un courant ininterrompu, lancés, pour ainsi parler, vers la ville, comme vers un vaste gouffre où tout allait s'engloutir.

Dans la ville même, dans ce bassin de toute part envahi, la foule, par une incessante accumulation de groupes confondus, formait une nappe massive dont le niveau devait monter toujours. Cela dura bien avant dans la journée, mais particulièrement jusqu'à l'heure où commençaient les cérémonies ; — et l'on peut, sans nulle exagération, en restant bien au-dessous de l'évaluation de plusieurs des mieux informés, porter à cent vingt mille au moins le nombre des étrangers accourus.

Les vœux du Prélat vénéré, les espérances pas-

sionnées de la cité n'étaient donc pas déçus. Les religieux spectateurs répondaient noblement à l'appel qui leur avait été adressé. Voyons si le spectacle lui-même allait justifier ces pieuses affluences.

Cinq heures sonnant, les cloches de toutes les paroisses, de toutes les églises, de toutes les communautés, s'éveillent toutes à la fois et bondissent à pleine volée dans leur cage de pierre. Du sommet de chaque tour, les grandes voix de la prière épanchent à travers l'espace leur mélopée souveraine et leur magnifique louange; l'hymne d'airain, le cantique du bronze, puissamment bercés sur l'aile des quatre vents du ciel, montent vers l'infini.

Attentive à l'appel du joyeux tocsin des solennités religieuses, la population de la ville, elle aussi, s'est hâtée; elle est déjà debout. Avec un élan enthousiaste, avec un élan et une ardeur dignes de la circonstance, elle achève sa tâche, elle parfait son œuvre, et l'heure qui va sonner verra dans toute sa beauté, dans toute son unité, le merveilleux encadrement donné par le concours de tous à la fête.

Que décrire maintenant et comment essayer de se faire bien comprendre ? Toute description restera certainement impuissante à donner une idée approchant seulement de la réalité.

Qui pourrait, en effet, au gré de ces admirations partout vivantes encore, peindre ce luxe d'orne-

mentation, ce superflu de décors, ces profusions de verdure, ces charmants fouillis, ce gracieux chaos de feuillage et de fleurs? La ville tout entière est un immense bosquet où se marient en mille ingénieuses combinaisons, aux palmes du sapin, aux ramures du chêne, les touffes de buis, les thyrses de fleurs et les pampres du lierre.

Les décorations déjà décrites s'étaient partout complétées ; les faubourgs, les bourgs, qui précèdent la ville à plusieurs kilomètres s'étaient harmonisés avec la ville même et se rattachaient par mille détails à son immense parure. Chaque avenue du Puy a son monument de verdure, où chacun a lutté d'ingéniosité et de goût. Sur la ligne des boulevards, l'effort décoratif va croissant et se développant sans cesse. L'invasion de toutes ces élégances, l'expansion de cette architecture légère, faite de branchage et de feuillée, gagne de là l'intérieur de la ville. Tous les quartiers, tous les carrefours, toutes les rues, même les plus étroites et les moins fréquentées, ont, à la gloire de la solennité, leur manifestation expressive et leur muet langage.

Ici, des trophées de branchage et de bruyère où les festons ondoyants, les torsades odorantes, les lianes assouplies se croisent, s'enlacent, s'enroulent en arabesques légères ; plus loin, des autels d

mousse, étoilés de dahlias et de chrysantèmes; et sur ces autels la Statue de la Reine du Ciel, Reine du Puy et Reine de la fête. Ailleurs, sur chaque point important où doit passer la procession, des arcs triomphaux, différents de style, de forme et de dimension, tous empreints d'une capricieuse et charmante originalité, tous parés de la sainte image, d'inscriptions, de devises ou de chiffres gracieux; sur le même parcours, dans toute sa longueur, une file non interrompue de jeunes arbres ou de mâts pavoisés, reliés l'un à l'autre par une guirlande sans fin qui semble enserrer la ville tout entière dans une ondoyante ceinture; partout, en un mot, à chaque pas et sur la façade de chaque maison, une invention ingénieuse, une surprise pour le spectateur, une attrayante provocation au regard.

Ainsi partout, sur tous les monuments, sur toutes les demeures, dans les quartiers dont la ville est fière, comme dans les plus humbles recoins, où ne devaient passer ni la procession, ni la foule, pour la beauté du spectacle général, ou pour le témoignage d'une piété modeste, pour l'orgueil de la foi et de l'antique renommée de la cité d'Anis, ou pour la joie d'un dévouement obscur à la Vierge immortelle, chacun avait fait quelque chose, chacun avait fait autant et bien plus même qu'il n'était permis d'espérer.

On ne s'attend pas à trouver, dans ces pages incomplètes, qui sont, il faut le répéter, le compte-rendu rapide d'une impression bien plus que la description d'un spectacle impossible à décrire, on ne s'attend pas à trouver dans ces pages le récit méthodique de toute chose, non plus que la mention détaillée de toutes les manifestations extérieures qui mériteraient d'être compendieusement décrites. C'est l'ensemble qui a fait la beauté de la fête; c'est un ensemble qu'il faut esquisser ici. C'est le zèle et le goût de chacun ; c'est l'inventive activité de tous, des communautés, des associations, des institutions, qu'il faut comprendre dans un même éloge et dans une même félicitation. Le spectateur le plus indifférent eût-il pu n'être pas touché de l'effort du plus impuissant, du bon vouloir de ceux-là même pour qui nulle dépense ne pouvait être minime ?

Hâtons-nous maintenant de constater que sur la ville ainsi ornée de la plus attrayante parure, après tant de jours baignés de pluie et troublés d'orage, une atmosphère calme, à peine voilée des plus légères brumes de l'automne, allait répandre une douce et sereine lumière.

*
* *

A ce moment, le bronze des hautes tours s'éveille

une seconde fois; la cloche aux vastes rumeurs tonne de nouveau dans les nues; un majestueux concert, un oratorio formidable confond les voix de tous les clochers, tous les sons, tous les bruits, tous les tons, tous les timbres comme dans une gigantesque partition. C'est l'appel souverain, c'est le signal attendu. La cérémonie religieuse commence.

Dix heures sonnent. Déjà, des sombres profondeurs du porche de Notre-Dame, les premiers rangs de la procession s'ébranlent et vont s'épancher en cascade vivante tout au long des degrés de l'antique sanctuaire.

On s'est efforcé plus d'une fois de traduire l'effet d'une procession, descendant, avec la lente majesté d'un fleuve contenu, sur la rampe trop étroite des Tables. Nous ne tenterons donc pas d'ébaucher encore cette peinture qui semble défier le pinceau du narrateur. Il convient peut-être de se borner à dire que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour, tout ce qu'on a pu décrire est amplement surpassé.

Jamais pareille armée, composée de toutes les pieuses et charitables institutions du catholicisme, ne s'est déroulée plus imposante et plus compacte, plus riche, plus éclatante et mieux ordonnée entre deux haies immenses de spectateurs respectueux et ravis. Jamais ces beaux cortéges, nappes mouvantes,

hérissées comme une jeune forêt ; hérissées de croix d'or, de soyeuses bannières, d'étincelants labarums, de gonfanons splendides, d'oriflammes d'azur, de guidons blancs ou roses ; jamais ces confréries, ces associations, ces communautés, dans leur uniforme parure, avec leurs blancs vêtements de fête, n'avaient, mieux qu'en ce jour, captivé les yeux, charmé le regard, séduit les admirations pieuses.

La meilleure, la plus exacte description, elle serait peut-être dans le programme officiel de la cérémonie, programme si merveilleusement réalisé de tout point, qu'il semble, à qui le lirait aujourd'hui, le compte-rendu à peu près complet de l'événement accompli (1).

Mais voilà que déjà ces pieuses phalanges de Notre-Dame du Puy, après un long circuit à travers les rues, les places et les boulevards dont nous avons dit la décoration continue, passant lentement sous les arcs de triomphe, sous les cintres enguirlandés, sous les voûtes de ramure et de fleurs, allaient atteindre la place du Breuil, remarquable entre toutes par le goût, la richesse, l'éclat et la profusion de ses apprêts de fêtes. Cependant, sans avoir eu à s'ébranler encore, tant la file était lon-

(1) Voir ce programme aux appendices.

gue, tout le haut clergé, revêtu des plus riches ornements, réuni d'abord dans l'enceinte de Notre-Dame, se rendait au palais de l'Evêché pour accompagner les Prélats dont la présence apportait à la solennité une splendeur véritablement exceptionnelle.

A la suite de l'immense défilé, après les groupes successifs des milices sacrées, dont il faut renoncer à donner une énumération complète, apparaissent enfin, en chapes splendides, Nosseigneurs les Evêques dans l'ordre que voici :

D'abord Monseigneur CROSNIER, protonotaire apostolique, délégué de Sa Grandeur Monseigneur de Nevers ; puis la mitre au front et la crosse à la main, Messeigneurs :

L'EVÊQUE DE VIVIERS,
L'EVÊQUE DE SAINT-FLOUR,
L'EVÊQUE DE TORONTO,
L'EVÊQUE DE VALENCE,
L'EVÊQUE DE MENDE,
L'EVÊQUE DE TULLE,
L'EVÊQUE D'AUTUN,
L'EVÊQUE DE CLERMONT,
L'EVÊQUE DU PUY,
L'ARCHEVÊQUE DE TOURS,
L'ARCHEVÊQUE D'ALBY ;

Et, enfin, son Eminence le CARDINAL ARCHEVÊQUE

de Bordeaux, dans le splendide éclat de la pourpre romaine.

Deux grands-vicaires soutiennent de chaque côté la chape de NN. SS. les Evêques. Autour du groupe épiscopal, les membres de la Commission de l'œuvre de Notre-Dame de France au Puy, et les délégués du Comité de Paris, rangés en file, forment comme une haie d'honneur (1).

C'est ainsi que les Pontifes s'avancent au sortir de l'évêché pour pénétrer sous les voûtes du sanctuaire. Là les chants sacrés retentissent; l'encens fume autour de l'autel; on entonne les litanies de la sainte Vierge et le groupe épiscopal se met en en marche.

(1) Dans les rangs de la Commission, et portant pour insigne la rosette bleu et blanc frangée d'argent, des commissaires, marchent, avec MM. Bonnassieux, statuaire, et Prenat, fondeur, M. Thayer, sénateur, M. le marquis de Bethisy, ancien pair de France, M. le vicomte Serurier, ancien préfet, M. le baron du Havelt, grand-croix des ordres de Pie IX, etc. A ces zélés représentants du Comité de Paris, auxquels il convient d'adresser ici l'expression de la plus vive gratitude pour un dévouement qui ne s'est jamais lassé pour l'œuvre de Notre-Dame de France, viennent se joindre également M. de Romeuf et M. le Marquis de Latour-Maubourg, députés de la Haute-Loire, et M. le marquis de Laroche-Lambert, sénateur.

Au sortir de l'église, les autorités prennent la tête du cortége. M. le Préfet de la Haute-Loire, M. le Général commandant la subdivision de la Haute-Loire et du Cantal, MM. les Présidents du tribunal civil et du tribunal de commerce, M. le Maire de la ville du Puy, M. le Procureur impérial, etc. tous en grand costume, tous décorés de leurs ordres, précèdent MM. les hauts fonctionnaires, suivis eux-mêmes des divers représentants de toutes les administrations.

La procession complétée de la sorte, formant un spectacle véritablement merveilleux, poursuit son itinéraire au milieu d'un concours admirable, au milieu d'une curiosité pieusement avide de voir et d'admirer.

Cependant, à mesure que les premiers anneaux du long défilé étaient parvenus dans l'enceinte du Breuil, repliés en bon ordre sur eux-mêmes et groupés sans confusion, ils avaient permis à la procession tout entière de se masser au sein de la place dont le corps des pompiers, la troupe de ligne, la gendarmerie à pied ou à cheval protégeaient le pourtour. Oh! ce fut alors un spectacle vraiment grandiose! la place, entourée de mâts unis par des guirlandes où se balançaient mollement d'élégantes lanternes de couleur, produisait un magique effet dont l'impression saisissante effaçait tous les

plus beaux souvenirs. A l'un des angles abrité par le tribunal et par l'hôtel de la préfecture, un riche autel avait été dressé sous un vaste et gracieux portique à trois compartiments. Une large estrade, aux gradins multipliés, devait recevoir, avec les dignitaires de cet immense clergé emprunté à plus de soixante diocèses, les autorités et les notabilités qui formaient le cortége.

Au fronton du portique, de larges écussons font resplendir les armoiries de l'Empire, celles des cités les plus célèbres par leurs sanctuaires consacrés à l'immortelle mère, et celles enfin de tous les diocèses de France.

Au milieu de l'estrade, au-dessus des fauteuils destinés aux prélats, d'autres écussons sont armoriés aux blasons des vingt évêques dont on avait espéré la venue. C'est là que viennent tour-à-tour s'asseoir, la mitre au front, les évêques assistants, ayant au milieu d'eux l'Eminence vénérée qui préside à la cérémonie. Aux deux côtés de l'autel prennent place après les autorités, les membres des deux commissions et dans les compartiments latéraux, les divers corps civils ou les phalanges sacerdotales.

Alors, quand tous les regards sont fixés sur le rocher où se dresse la statue voilée, un chœur immense entonne une hymne à la Vierge. Soudain le

canon a tonné ; le voile de la statue tombe, une immense acclamation de joie et d'ivresse la salue; tambours, clairons et fanfares mêlent leur grande voix dans ces houras d'amour qu'on ne saurait rendre.

Puis, sur un signe, tout se tait ; les prélats sont debout, leurs mains se lèvent pour bénir , leurs mains toutes ensemble ; et chacun d'eux prononce à haute voix, selon le rite prescrit, la formule sacrée. A ce moment, un murmure contenu court comme un frisson sur la foule surprise ; du haut d'un ciel voilé, un lumineux rayon s'épanche sur le monument et l'inonde, en l'isolant tout-à-coup dans une subite lueur; cent mille spectateurs sont témoins et peuvent le redire.

Cependant les chœurs ont entonné le *Salve Regina*. Mgr l'évêque du Puy, prenant place à l'autel, s'est revêtu des ornements pontificaux, la célébration de la messe commence , et les chants sacrés se succèdent avec un magnifique ensemble. L'Evangile achevé, l'assistance s'assied dans un recueillement respectueux et l'illustre cardinal jette au loin à la foule l'allocution suivante, dont il nous appartient hélas ! trop peu de signaler dignement les éloquentes ardeurs.

Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

Quelle est celle qui s'élève du désert, inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé?

(Cantiq., viii, 5.)

Messeigneurs,

Tel est le chant de triomphe qui seul peut rendre les sentiments dont est pénétrée la pieuse assistance qui nous entoure. En plaçant la statue de la Reine des cieux sur un piédestal que la main des hommes eût été impuissante à lui préparer, pouvons-nous ne pas nous écrier dans les transports de la surprise et de l'admiration : Quelle est celle qui de ce sommet semble prendre son essor vers les cieux et se montrer à nous comme le symbole de l'espérance?

Cette grande manifestation couronne, en les surpassant, tous les hommages rendus jusqu'à ce jour à Notre-Dame du Puy; elle est comme un prolongement des démonstrations catholiques qui viennent d'avoir lieu à Gap, Chartres, Autun, Verdelais, Mauriac, Guingamp, Marseille, Avignon, Agen, Saint-Rémi, Blois, Laval et Arras. Elle est une trêve à la préoccupation des esprits et pour les fidèles une source de hautes pensées.

Vous comprendrez dès lors, nos très-chers Frères, l'empressement de tant de Pontifes à se rendre à l'invi-

tation de votre vénérable Evêque. Ils viennent en leur nom et au nom de la patrie tout entière payer leur tribut de vénération et d'amour à celle que nous saluons aujourd'hui du titre de *Notre-Dame de France.*

Ce serait le cas de raconter ici les innombrables bienfaits obtenus par la médiation de la Mère de Dieu dans l'un des sanctuaires les plus vénérés et les plus fréquentés de l'univers; en les énumérant je ne ferais que répéter ce qui est connu de tous. J'ai lu avec bonheur la notice si intéressante sur la nouvelle statue publiée par l'un des membres les plus distingués du Comité de l'œuvre. Je renvoie à cette lecture attachante nos bien-aimés auditeurs. Ils y verront que, pendant six siècles, les papes, les empereurs et les rois franchirent périodiquement à l'envi les obstacles presque insurmontables que formait autour du Velay une double enceinte de montagnes non frayées; ils s'étonneront à la vue des présents dont ils avaient enrichi la sainte basilique. Nous désirons simplement, à l'exemple de l'un des plus intelligents et des plus zélés membres du Comité de l'œuvre (1), vous recommander et justifier le titre irrévocablement attaché à la Statue que nous inaugurons aujourd'hui : NOTRE-DAME DE FRANCE. Les bouches qui l'acclament avec transport en cette mémorable circon-

(1). M. Ch. Calemard de Lafayette.

stance ne font que répéter un nom connu des nombreuses caravanes de pèlerins qui, pendant sept ou huit siècles, venaient des royaumes voisins solliciter la protection de la Mère de Dieu. Ils étaient déjà habitués à regarder la France comme lui étant spécialement chère, et ils espéraient réussir mieux dans leurs demandes en priant Marie sous ce vocable dont l'honneur revient à notre patrie.

Il y a, en effet, entre la sainte Vierge et la France un rapport que nous pourrions appeler national ; car la France est excellemment la nation de Marie. Nos pères étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, et déjà ils adressaient des hommages à la Vierge *qui devait enfanter*. Notre-Dame de dessous terre, objet de la vénération des druides, ne fut-elle pas à Chartres comme la Dame dont on ignorait la divine vocation, mais qu'on appelait, qu'on prophétisait par un de ces pressentiments mystérieux qui sont les préludes des grands événements, et qui ne manquèrent pas d'ailleurs à la venue de Jésus-Christ? Après l'arrivée du Messie et la conversion des Gaules, le culte de Marie tint une place immense dans notre vie publique.

On peut affirmer que nous avons été façonnés à vaincre et à civiliser, l'Evangile dans une main, l'image de Marie dans l'autre. En consacrant, dans leur premier concile et par un article distinct de leur symbole, le

dogme de la divine maternité et toutes les prérogatives qui en dérivent, les Apôtres s'engagèrent à faire connaître la Vierge Immaculée par leurs discours et par ceux de leurs envoyés ou de leurs successeurs. La piété filiale de saint Jean envers la Mère des douleurs qui, par une donation de Jésus mourant, était devenue sa mère, était ce feu sacré dont la flamme embrasait tout nouveau ministre de l'Evangile, et la mission comme le vœu de celui-ci était de l'allumer dans les peuples vers lesquels il était envoyé. N'est-ce pas à un arrière-disciple de l'apôtre bien-aimé, à saint Irénée que l'Eglise de Lyon doit sa dévotion séculaire et si tendre envers Marie.

Le culte de la sainte Vierge fut la forme qu'affecta plus particulièrement l'introduction du Christianisme dans nos contrées. Le caractère français en reçut une impression qui dure encore; il fut, dirons-nous avec un auteur (1), que nous citons avec une complaisance tout affectueuse, un des éléments les plus féconds de cet apostolat chevaleresque et religieux qui n'a jamais cessé d'illustrer notre nation. Nos entreprises et nos conquêtes portaient toutes l'empreinte du sceau de Madame sainte Marie, comme de la suzeraine à la gloire de laquelle on les consacrait..

(2) M. Auguste Nicolas.

Notre-Dame de France! quel sens profond est attaché à ce titre! Quels touchants souvenirs il perpétue! Quelle gloire patriotique il nous rapporte! Quel résumé honorable des sentiments que l'auguste Mère de Dieu inspire à la nation de Clovis depuis qu'en lui conférant le baptême, ses premiers évangélisateurs l'arrachèrent aux hontes et aux malheurs de l'idolâtrie!

Notre-Dame de France! c'est bien en effet la qualification consacrée par les siècles; car, en remontant à l'origine du Christianisme dans nos belles contrées, c'est-à-dire à la naissance du grand royaume dont la foi a rassemblé les parties hétérogènes dans cette unité que ses ennemis ont tant de fois menacée sans jamais la dissoudre, on retrouve le nom et le culte de Marie popularisés comme ils le sont aujourd'hui. Tous les titres auxquels celui d'enfant de l'Eglise a donné tant de mérites et de splendeurs dans la famille comme dans la société, elle les réunit sur sa tête de façon à en composer un diadème incomparable.

Nous avons eu des monarques, des reines, dont les exploits et les vertus vivront à jamais dans nos annales: les Charlemagne, les Philippe-Auguste, les saint Louis d'un côté; de l'autre, les sainte Clotilde, les Radegonde, les Blanche de Castille forment une lignée de têtes couronnées, telles que tous les autres pays du monde doivent nous les envier. Mais Marie était leur souveraine, ils l'avaient choisie pour modèle; leur scep-

tre et leur peuple ils les avaient confiés à sa garde ; et, si grande que fût leur puissance, si admirables que fussent leurs qualités, ils lui disaient comme aujourd'hui : la première reine de France, celle qui dépasse toutes les autres, c'est vous, ô Marie : *Tu supergressa es universas.*

La bénédiction nuptiale a sanctifié dans tous les rangs des épouses exemplaires, d'un héroïsme dans l'infortune que Jésus-Christ seul peut communiquer : les Bathilde, les Jeanne de Valois, les Françoise de Chantal, la bienheureuse dame Accarie et tant d'autres ; mais elles avaient contracté leurs liens en implorant la chaste épouse de saint Joseph ; elles l'avaient établie maîtresse et directrice de la maison. L'imiter était leur habituelle résolution. Elles renvoyaient à Marie la gloire de leurs vertus et des bénédictions que le Seigneur faisait tomber sur elles et sur leurs époux. Il est bien reconnu que si la femme, parmi nous, a conquis une noble et douce principauté de sagesse, de grâce, de modestie, de dévouement, Marie a été le type parfait qu'elle a eu sous les yeux et n'importe la valeur des autres épouses, nous ne les louons qu'en exaltant au-dessus d'elles l'incomparable Vierge de Nazareth : *Tu supergressa es universas.*

La maternité apparaît dans nos familles avec une auréole de vertu que l'impiété est contrainte d'admirer. Abnégation dans le devoir, patience dans la douleur,

tendresse qui constitue le trésor distinct de son cœur, édification persévérante dans l'exemple; qui de nous ne désignerait sans quitter sa demeure la femme chrétienne parée de ces surnaturelles beautés; mais c'est la mère de Dieu qu'elle s'efforce de copier; c'est sur sa ressemblance plus ou moins grande que sa valeur s'apprécie; mais si personne n'est père autant que Dieu dans le gouvernement de la famille, personne n'y est mère autant que la Mère de Jésus-Christ. *Tu supergressa es universas.*

Plus qu'en aucun autre pays, la fille, la sœur parmi nous ont cultivé le lis de la pureté évangélique. La Vierge sous mille costumes, en mille états divers, dans le cloître, l'hôpital et l'école, est la merveille dont la grâce divine a doté nos plus modestes villages : elle fourmille dans nos cités; mais l'idée de virginité, sa vocation, les sacrifices de plaisirs et de fortune qu'elle impose, qui les aurait étudiés, goûtés et convoités si leurs charmes ne s'étaient réfléchis dans le miroir sans taches que Marie nous présente? En prisant si haut la virginité, en publiant ses bienfaits, nous ne nous arrêtons devant les copies qu'en vertu de notre admiration pour le modèle accompli : il y a des légions de vierges parmi nous, mais il n'y a qu'une reine des vierges : *Supergressa es universas,*

Marie Dame de France. Trouverait-on en effet beaucoup d'autres montagnes, plaines ou vallées couvertes

comme les nôtres de ses sanctuaires? Combien d'églises ou chapelles constituent dans nos provinces des centres de pèlerinages dont la réputation a franchi nos frontières? Combien ont une célébrité séculaire? Combien ont une origine qui se rapproche et même se confond avec celle du christianisme dans les lieux où ils sont érigés!

Marie, Notre-Dame de France! Tout ce qui est inscrit dans les registres de la postérité catholique a été élevé sous sa tutelle et s'est employé à dilater son empire. Nos plus célèbres monarques, fiers d'être les fils aînés de l'Eglise, voulaient aussi être les fils privilégiés de l'humble servante du Seigneur; nos plus grands évêques, nos premières illustrations du cloître, saint Bernard, saint Thomas, saint Anselme, saint Bonaventure, nos princes de la chaire, les hommes dont le génie a projeté le reflet le plus brillant sur leur pays, ont fait à Marie un piédestal sur lequel ils ne placent aucune autre sainte; ils l'ont louée, chantée, imitée, selon la mesure de leurs talents et la nature de leurs fonctions.

Nos antiques universités marchaient sous la bannière de Marie, plaçant en tête de leurs engagements celui de défendre ses priviléges. Que d'associations formées sous son nom.... inspirées par quelque mystère de sa vie!

Notre-Dame de France! Sans amoindrir la part de l'Italie et de l'Espagne, ces terres classiques de la dévo-

tion, ne donnaient-elles pas à Notre-Dame du Puy le titre glorieux que cette statue fait renaître?

Depuis la célébrité qui s'est attachée au sanctuaire inspirateur de tant de merveilles, pas une basilique, pas une église de village en France qui ne lui ait réservé au moins un autel, où ses fêtes ne soient encore solennisées, dont les murs ne soient tapissés de ses images, dont les voûtes ne retentissent fréquemment de ses cantiques et les chaires de ses louanges; pas une localité qui n'ait ses institutions spéciales, ses mois d'hommages et de fleurs, ses exercices de prières.

Notre-Dame de France n'entre-t-elle pas dans toutes les phases de notre vie? Dans les calamités, on implore son intercession. De nobles armées portèrent son étendard au combat. Là où les fléaux sévissent, où les fleuves débordent, les familles déposent à ses pieds leurs requêtes. Le culte de cette Mère est entré si avant dans notre éducation, que les passions elles-mêmes, avec tous leurs entraînements, ne peuvent le déraciner.

Notre-Dame de France, sur combien de toiles et de statues n'a-t-elle pas promené le pinceau et le burin de nos artistes? Et quelle supériorité de spiritualisme, de formes et d'attitudes angéliques ne nous a-t-elle pas valu sur les produits licencieux de l'antiquité païenne?

Notre-Dame de France! Oui, elle l'a été depuis qu'il y a eu des mères s'efforçant de marcher sur ses traces;

elle l'est encore dans une généralité que l'attiédissement des âmes n'a point anéantie.

L'homme des champs, comme l'ouvrier des cités; l'enfant des écoles comme le vieillard, le riche et le pauvre; en un mot, tout adorateur du Dieu crucifié fait entendre ce cri répercuté par les échos, varié à mille accords, de confiance, de tendresse et de respect: Salut, ô pleine de grâces! *Ave Maria, gratia plena!*

Ah! quand l'Esprit-Saint prédisait que l'amour de Marie grandirait dans les âmes comme le cyprès aux versants des montagnes, *sicut cypressus in monte Sion,* que de sa protection surgirait une ombre salutaire comme celle du platane sur le bord des fleuves, *sicut platanus juxta aquas,* que la douceur de son empire surpasserait celle du fruit de l'olivier, *sicut oliva speciosa in campis,* n'indiquait-il pas nos diverses provinces qui, du Nord au Midi, ont adopté et préconisé son culte ainsi qu'elles ont orné, enrichi leur territoire, avec le cyprès, le platane et le rosier.

Pour moi, je ne sais ce qui m'attendrit le plus, ou des grâces sans nombre que Marie obtient pour la France, ou de la confiance sans borne que nos populations ne cessent de lui témoigner. A la vue de cet échange de secours et de reconnaissance, qui oserait se décourager!

Ah! s'il est vrai que le fils, tant qu'il n'a pas abdiqué les affections de sa mère ne s'égare pas, ou

possède la force morale qui, tôt ou tard, le ramène de ses égarements, Eglise de Jésus-Christ, Evangile dont le sang des martyrs a cimenté les vérités, traditions perpétuées jusqu'à nos jours de tant de saintes doctrines, de tant d'apôtres infatigables; non, vous ne disparaîtrez jamais ! ni l'hérésie, ni le schisme ne sauraient nous atteindre, parceque rien ne détruira parmi nous le règne de notre Reine et de notre Mère. Il serait même permis, ce me semble, de prédire que cette unanimité si persévérante de croyance et de sentiments, qui sont le lot de notre patrie, recevra de l'événement de ce jour une nouvelle et éclatante consécration. Le monument grandiose que nous inaugurons en portera le témoignage jusqu'à la postérité la plus reculée.

Qu'il est donc glorieux pour Marie, le monument que lui élève la France ! Le mont Corneille est évidemment la sainte montagne qui sert d'escabeau aux pieds de la Reine des cieux : *fundamenta ejus in montibus sanctis*. Mais, quoique placée sur un point particulier de l'empire, cette effigie appartient à la France entière. Le courage de nos soldats en a conquis le métal sur les remparts ennemis ; ce métal, le souverain d'un grand peuple en a fait hommage à la Reine des cieux, la main de nos ouvriers l'a noblement travaillé ; les petits enfants ont payé les pierres de ses assises ; du trône impérial, centre d'une charité qui déborde du côté où la religion et l'infortune l'attirent, sont venues des

largesses qui ont stimulé la générosité nationale. Les évêques ont aidé cette entreprise ; les orateurs ont provoqué d'abondantes aumônes, et parmi eux, qui pourrait oublier l'apôtre infatigable, qui, il y a dix ans, prit, à la suite d'une retraite pastorale, l'initiative de cet appel aux sentiments du pays, ainsi que l'enfant de Notre-Dame de France, ce digne fils de Saint-Ignace, dont le zèle, durant plusieurs années, de diocèse en diocèse, a soutenu une propagande patiente, laborieuse et féconde. Les aumônes, tour-à-tour, comme des fleuves, ont afflué de tous les départements. Notre-Dame de France a eu des tributaires dans toutes les parties de l'Empire. Sa statue est donc un présent national, un acte de foi populaire, une réponse de gratitude patriotique à toutes les faveurs de Marie, un mémorial sublime et durable des sentiments et des croyances qui, au dix-neuvième siècle, animent le peuple français envers la Mère de Dieu.

Que de cités envieraient les pompes que la ville du Puy déploie en ce grand jour ! *Gloriosa dicta sunt de te civitas Dei*. C'est Marie qui a rempli les glorieuses pages de son histoire. Mais ce que nos yeux voient, ce que nos oreilles entendent, surpasse ce que d'autres ont vu et entendu avant nous. Quels flots de têtes vivantes sur le versant de nos collines, dans le creux de nos vallées et sur tous nos chemins ! Ni la ville n'est assez vaste, ni les maisons assez nombreuses pour suffire à l'envahisse-

ment des multitudes! Quelles guirlandes se déroulent autour de votre image, ô Marie! Cortége dont le cœur tressaille devant cette explosion de piété, cortége de Pontifes, de prêtres accourus comme ambassadeurs et témoins, files nombreuses de vierges revêtues des livrées de leur Reine, mosaïque ravissante où toutes les nuances d'âge, de condition, s'harmonisent: où les oriflammes, les bannières, les croix, les statues, les emblèmes, se montrent comme des trophées disséminés sur un champ de victoire, où mille voix remplissent l'air d'hymnes et d'invocations. De pareils spectacles ne se produisent pas fréquemment dans la vie, ils versent dans l'âme de douces joies que la parole est impuissante à traduire.

Goûtez maintenant, Prélat vénéré, digne Pasteur de ces lieux, la satisfaction d'avoir amené à terme cette grande œuvre; Dieu seul a connu les sollicitudes qu'elle vous a causées. C'est une belle récompense que vous recevez aujourd'hui; vos vœux sont pleinement accomplis.

Le magnifique effet de la Statue réalise tout ce qu'avait droit d'espérer la Commission qui a répondu avec un si vif enthousiasme et une si touchante longanimité à votre appel. L'œuvre de Bonnassieux, notre bien-aimé compatriote, l'artiste chrétien par excellence, conserve dans sa transfiguration colossale le charme, la majesté, la perfection qui ont valu au jeune maître d'être choisi parmi ses cinquante-trois concurrents.

Que M. Prenat, de Givors, fondeur de la statue, reçoive ici la part qui lui revient, et que sa modestie nous permette de dire que son travail est d'un mérite incontesté.

Et maintenant que nous reste-t-il à faire, nos très-chers frères, sinon d'élever nos mains et nos cœurs vers Notre-Dame de France? pourrais-je oublier que mon berceau, comme celui du plus grand nombre d'entre vous, a été placé sous la sauvegarde de Notre-Dame du Puy. C'est donc avec bonheur que je suis venu, de l'une des extrémités de la France, unir ma voix et mon cœur à la voix et au cœur des Pontifes et des fidèles qui nous entourent. O Marie! laissez-moi, dans ce lieu où éclatent les prodiges de votre puissante médiation, vous payer mon tribut de reconnaissance et d'amour.

Notre-Dame de France, protégez cet empire qui se plut à vous nommer sa mère. Vous l'avez mis à la tête des nations, vous lui avez donné tous les triomphes de la guerre, conservez-lui les splendeurs et les biens de la paix! La cause du Vicaire de Jésus-Christ remise en vos mains ne peut pas être perdue; la cause du Pape, c'est la cause de l'Eglise, c'est la cause de la société, c'est la cause de Dieu. Tout cela semble en danger aujourd'hui, demain tout va renaître. La cause de l'Eglise n'est jamais moins abandonnée, pourrions-nous dire avec notre saint Hilaire, que lorsqu'elle le paraît da-

vantage : *Hoc enim Ecclesiæ proprium est, ut tunc vincat, cùm læditur, cùm arguitur, cùm deseritur.*

Répandez, Vierge sainte, vos bénédictions sur les diocèses des vénérés Pontifes qui sont venus vous consacrer leur personne et celle de leurs enfants. Bénissez le Prince auguste qui n'a pas récusé l'honneur de souscrire le premier à l'œuvre de Notre-Dame de France. C'est une pensée toute chrétienne d'avoir converti l'airain tonnant des batailles en un symbole de miséricorde et d'amour ; nous vous invoquons aussi pour les dignes représentants de son autorité, et dans ce département, et dans cette bienheureuse cité ; pour ces deux sénateurs, ces députés, et tous ces nobles guerriers qui nous entourent. Vous avez, Monsieur le Préfet, Monsieur le Général, et vous tous, Messieurs, non-seulement rehaussé par votre présence l'éclat de cette solennité, vous êtes encore venus chercher, au pied de cette image bénie, le recueillement et la piété, ces deux choses si rares au milieu des agitations du monde.

Voilà donc, pouvons-nous dire avec l'éloquent secrétaire du Comité de l'œuvre, la grande entreprise arrivée à son terme. L'idée vit enfin dans le métal : la Statue est debout ! Perçant d'un front majestueux le nuage égaré dans l'azur, elle surgit aux yeux de cette foule innombrable comme une indescriptible surprise ; elle plane désormais sur les lieux, sur les temps, sur les hommes ; le divin Enfant bénit la ville et la France ;

et l'antique cité d'Anis, fille des grands souvenirs, s'enorgueillit une fois encore, se sentant tout-à-coup rajeunir. C'est sa plus chère croyance et c'est aussi toute son histoire qui se dressent de la sorte, immortelles sur un incomparable piédestal. Et c'est parce que son présent s'élève maintenant bien au-dessus de son passé, qu'elle montre de nouveau aux caravanes pieuses ses chemins si connus des vieilles générations; qu'elle convie fièrement aux fêtes d'une splendide solennité des légions de fidèles, un peuple tout entier.

Oui, nos très-chers frères, l'heure est venue. Au signal donné par l'airain sacré de nos temples, au bruit du canon des batailles, le voile qui dérobe aux regards le métal transfiguré disparaît à nos yeux, et, sous un rayon de soleil inespéré, livre à votre admiration la statue de Notre-Dame de France.

Vive Notre-Dame de France!

Nous n'essaierons pas de rendre l'effet d'une telle allocution qui prenait, pour ainsi dire, vivante, son vaste et libre essor jusqu'aux voûtes du ciel, pour porter aux pieds de la sainte et colossale image l'effusion sacrée, l'émotion enthousiaste, l'oblation sans réserve de tant de milliers d'âmes.

Vive Notre-Dame de France! s'écriait le Prince de l'Eglise, et la foule, qu'il sentait palpiter comme une mer houleuse sous le souffle de la parole sa-

crée, répondait dans une irrésistible explosion : Vive Notre-Dame de France!...

Cependant l'Office divin se continue au milieu des chants alternant avec les symphonies et les fanfares.

A l'Elévation, le roulement des tambours et les détonnations de l'artillerie, venaient de faire incliner toutes les têtes, un nouveau frémissement court dans tous les rangs de l'assistance ; un rayon d'or pâle faisant une seconde trouée dans la gaze de brume et de vapeurs qui enveloppait le soleil, épanche en ce moment une large nappe de lumière sur la statue, sur la foule agenouillée, sur l'autel ; qui niera qu'en ce moment l'effet n'ait été général, le saisissement indicible et profond?

La Messe terminée, l'officiant, Mgr de Morlhon, reprend sa place au milieu des Prélats ; puis, se levant alors, l'heureux évêque du Puy, impuissant désormais à contenir ses pieuses et inénarrables joies, prononce ou plutôt laisse jaillir de son cœur ces paroles qui font vibrer, chez tous, toutes les fibres du cœur :

EMINENCE,

MESSEIGNEURS,

Le but de votre pieux pèlerinage est atteint ; les vœux de cette religieuse foule sont accomplis ; l'œuvre de la

France entière est achevée; les bénédictions dont Dieu a rempli nos mains sont montées vers l'image de Marie, et Marie a fait descendre en échange sur nous, les bénédictions de son divin Fils : une parole qui emprunte encore plus d'onction au cœur qui l'inspirait que de grandeur à la dignité des lèvres d'où elle découlait, nous a dit le sens de cette cérémonie auguste. Il ne nous reste plus, ce me semble, qu'à nous recueillir pour savourer en silence les délicieuses émotions de cette journée; et pourtant l'heureux Pasteur de ce diocèse ne peut contenir en lui-même les sentiments qui débordent de son cœur : *Eructavit cor meum verbum bonum :* sentiments de reconnaissance pour vous, Eminence, pour vous, Messeigneurs, et pour tous ceux qui ont concouru à ce grand triomphe de la Reine du ciel, et pour Marie elle-même, pour la Vierge du mont Anis, pour Notre-Dame de France, sentiments de dévouement plus ardent et de soumission plus filiale.

Oui, Messeigneurs, oui, Messieurs, je veux dire encore une fois devant cette immense assemblée la gratitude que je vous dois; sans votre concours, le gigantesque projet qui arrive aujourd'hui à son heureuse consommation, n'aurait été qu'un stérile désir. C'est à votre zèle, à vous tous, coopérateurs si dévoués de l'œuvre sainte, que la cité d'Anis doit aujourd'hui son incomparable monument, mon diocèse sa gloire, et mon cœur son ineffable consolation. Je vous remercie

donc, Messeigneurs et Messieurs, et jamais je ne me croirais capable d'acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous, si Marie ne la partageait, et ne se chargeait de l'acquitter pour moi.

Mais en vous remerciant, Messeigneurs et mes Frères, souffrez que je vous félicite et que je me félicite avec vous. N'est-ce pas en effet pour nous une grande gloire que d'avoir été aujourd'hui les mandataires de la France entière pour le couronnement de sa céleste Reine. Oui, j'aime à le proclamer, et les faits le proclament plus hautement que moi, cette Statue n'est pas l'œuvre d'une cité, ni d'un diocèse, elle est l'œuvre de la France ; c'est la France qui en a payé la matière de son sang le plus pur ; c'est elle qui l'a offerte par les mains généreuses de l'Empereur, c'est elle qui, pour donner à cette matière une forme digne de sa piété, a stimulé l'émulation de ses artistes ; c'est sa libéralité qui a fécondé les inspirations du génie et levé les obstacles qui arrêtaient leur réalisation. C'est donc par le suffrage universel de la France que Marie, Reine par le triple droit de la naissance, de la conquête et d'une possession séculaire, est aujourd'hui proclamée de nouveau la Reine d'élection de ce noble empire. Ne devons-nous pas nous féliciter, nous à qui la France confie le soin d'exprimer à cette auguste Reine sa reconnaissance, son amour et son dévouement ?

Oui, Messeigneurs et mes Frères, nous pouvons nous

le dire avec une pleine certitude, et cette certitude doit consoler tout à la fois et notre piété et notre patriotisme, c'est bien le cœur de la France qu'en ce moment nous sentons palpiter en nous. Les émotions dont nos âmes sont pénétrées, la France entière les partage ; l'unanimité des hommages que Marie reçoit dans cette cité, ce grand acte de foi et d'amour auquel s'associent les plus humbles demeures comme les plus somptueuses habitations, n'est que l'expression abrégée de ce que l'on sent pour Marie au sein de tous les foyers vraiment français. Ah ! donnons-le lui donc avec confiance, donnons-le-lui avec fierté, donnons-le-lui avec amour, ce titre que la France sanctionne, que toute son histoire confirme, sur lequel s'appuient toutes ses espérances, ce titre qui calme ses craintes et qui console ses douleurs, et une fois encore avant de nous séparer disons tous ensemble :

Vive Notre-Dame de France !

Salut donc, ô Reine glorieuse, Reine du ciel et de la terre, Reine de l'univers entier, mais surtout Reine de ce beau pays qui, au milieu même de ses égarements, vous a toujours tant honorée et tant aimée : *Salve Regina* !

Hélas ! en bien des choses nous sommes divisés, et au lieu de nous aider comme des frères, nous luttons les uns contre les autres comme des ennemis ; votre nom

seul, ô Marie, a la puissance de suspendre nos luttes, de nous faire oublier nos divisions, et dès qu'il s'agit de vous donner un triomphe, il n'y a plus en France qu'un cœur et qu'une voix, vous êtes donc vraiment notre Dame et notre Reine. Oh soyez-le toujours et soyez-le de plus en plus ; soyez la Reine de nos intelligences, et qu'elles ne préfèrent plus désormais de trompeuses lueurs à la divine lumière que vous avez fait briller sur le monde. Soyez la reine de nos cœurs et qu'ils n'ambitionnent plus désormais d'autre félicité et d'autre gloire que le bonheur d'aimer Jésus et la gloire du royaume qu'il nous prépare. Soyez la Reine de nos familles et que les pères et les enfants aillent puiser dans votre cœur les vertus qui doivent les sanctifier et le dévouement qui doit les unir. Soyez la reine de la nation et que sous vos auspices elle soit plus que jamais ce qu'elle a été à toutes les grandes époques de son histoire, le bras de Dieu et l'épée de l'Eglise : *Salve Regina*.

Que si, dans cet empire qui vous reconnaît si hautement pour sa souveraine, il est encore quelques sujets rebelles, s'il est des cœurs qui aient oublié l'amour qu'ils vous doivent et celui que vous avez pour eux, ah! souvenez-vous que vous n'êtes pas seulement Reine, mais encore mère, et mère de miséricorde : *Mater misericordiæ*.

Vous entendez aujourd'hui nos chants de joie; mais

hier vous entendiez nos cris de détresse, et demain peut-être, aux transports de cette fête succéderont les amertumes du deuil; c'est que si le ciel semble quelquefois s'ouvrir pour nous éclairer de quelques rayons de ses félicités, nous ne sommes pas moins dans l'exil auquel nous a condamnés une mère coupable : *Ad te clamamus exules filii Evæ.* Prêtez l'oreille aux soupirs de l'exilé, ô douce reine de la patrie ; entendez les gémissements de l'Eglise, voyez les pleurs qui coulent des yeux du vicaire de Jésus-Christ et de ses enfants : jamais cette vallée de larmes ne fut troublée par de plus violents orages et enveloppée de plus sombres nuages : *Ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrymarum valle.* Levez-vous donc, ô puissante avocate, et plaidez notre cause auprès de Dieu : Secours des chrétiens, tournez vers votre peuple ces yeux de miséricorde dont les regards consolent les bons et confondent les méchants : *Eia ergo advocata nostra illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* Ce Jésus que vous tenez dans vos bras et qui reçut de vous le sang qu'il versa pour notre salut, et le cœur dont la lance nous a ouvert l'entrée, ce Jésus que vous donnez à qui vous voulez, ah! donnez-le-nous et donnez-nous à lui ; faites-nous le connaître, faites-nous l'aimer pendant notre exil, afin que nous puissions le voir et partager sa gloire dans la patrie : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende.*

A chaque instant, presque à chaque phrase, dès le début de ce discours, les acclamations passionnées de la foule avaient interrompu l'orateur vénéré. Les cris de : *Vive Monseigneur l'Evêque du Puy! Vive Monseigneur de Morlhon!* alternaient avec celui de : *Vive Notre-Dame de France!* cri de suprême ivresse, redit par Mgr lui-même après son Eminence, — et répété par tous.

La ville du Puy, le diocèse entier, — nous pouvons dire plus, les illustres collègues de Monseigneur, et les représentants autorisés de tous les clergés de France se sentaient heureux de faire enfin cet acte de haute justice, heureux de reconnaître, par le témoignage d'une sympathie profonde, le courage si patient, si persistant, si dévoué auquel ce pays doit l'œuvre incomparable de Notre-Dame de France, et devra, en même temps, après la fête que nous tentons si impuissamment de décrire, l'un des plus magnifiques parmi ses plus grands souvenirs.

Oui, la cité de Notre-Dame comprenait, mieux que jamais sans doute, que cette œuvre, outre qu'elle est une merveilleuse accession au patrimoine religieux si cher à sa piété, devient pour elle, non pas seulement une nouvelle gloire et un nouveau bienfait, mais encore un titre indiscutable à tous les progrès moraux comme à tou-

tes les prospérités matérielles qu'elle peut ambitionner.

Les cris répétés de la foule disaient et voulaient dire : amour sans fin à Notre-Dame ! Admiration profonde à sa sublime image, reconnaissance sans borne et respectueux dévouement au digne Prélat qui s'est donné tout entier.

*
* *

Mais déjà les tambours, les clairons, les fanfares ont confondu de nouveau leurs puissantes rumeurs. La procession s'ébranle. Monseigneur du Puy entonne le *Te Deum*; le *Te Deum* achevé, d'autres chants lui succèdent; et bientôt, sans le moindre désordre, sans l'ombre d'une confusion, le cortége sacré s'est remis en file. Continuant le parcours triomphal à travers les rues toutes dignes de lui par leur parure, il atteint la place de la Fontaine-Saint-Jean, se replie sur lui-même, et regagne ainsi la place de l'Hôtel-de-ville. Là, ralentissant sa marche, l'immense clergé chante à mille voix un *Magnificat* solennel. C'est ainsi que toujours, au milieu d'un décor continu, sous les arceaux festonnés, parmi les jeunes sapins en

bordure et les massifs en bosquets, c'est ainsi qu'en prodiguant aux foules agenouillées les bénédictions et les prières, le groupe épiscopal gagne enfin la rampe des Tables et gravit majestueusement le grand escalier de la cathédrale.

Cependant l'illustre Cardinal, après les Evêques qui le précèdent, vient d'atteindre à son tour le premier palier abrité par les grandes ombres du porche monumental. L'Eminence se retourne alors vers la foule ; la foule s'arrête déployant lentement sa nappe, bientôt immobile, sur les marches d'en bas, et bien au loin encore tout au long de la rampe ardue qui descend jusqu'à la ville inférieure.

Indescriptible tableau ! la procession, fleuve majestueux diapré de mille couleurs, hérissé de mâts, de flammes, d'oriflammes, de bannières aux banderolles flottantes, étincelant de croix, d'ornements sacerdotaux, de statues portées dans leurs niches, semble avoir reflué vers sa source et porter sur ses dernières ondes, devenues les premières, le groupe de Prélats aux chapes d'or, aux crosses d'or, aux mitres d'or.

Tel est le majestueux coup-d'œil, déroulé sous le regard qui descend des profondeurs du porche obscur, — tandis qu'au-dessus, à toutes les fenêtres, également pavoisées, sur tous les balcons, sur

les toits transformés en gradins, en paliers, en terrasses, des masses de spectateurs, des grappes de curieux, inclinés, oscillants, suspendus aux frises, aux corniches, à toutes les saillies des plus hautes maisons, apparaisent comme une seconde foule penchée sur la première.

Mais de tels spectacles appellent l'explosion de la pensée religieuse; il faut que la voix de l'homme les complète et les commente. Saisie elle-même de l'enthousiasme qu'il lui appartient de traduire, Son Eminence se détache un peu en avant, hors du rang des Prélats qui l'entourent. Le panorama que l'illustre orateur embrasse dans son vaste regard ne peut manquer de porter son inspiration à des hauteurs suprêmes; aussi résume-t-il en quelques mots, l'émotion profonde et les impressions définitives de ces foules subjuguées qui vont palpiter à sa voix.

« Ah! s'écrie le vénéré Pontife, peuple béni de la cité d'Anis, heureux habitants du Puy, vous tous aussi, pèlerins, voyageurs étrangers, venus pour assister à ce grand, à ce magnifique, à cet indescriptible triomphe fait par votre piété et par votre amour à la Reine du ciel, notre voix impuissante ne saurait aller jusqu'au plus éloigné d'entre vous, mais nos vœux, mais nos cœurs, sachez-le, vont où ne vont pas nos voix. Nos

vœux, nos cœurs débordent en ce moment; et c'est un besoin comme un indicible bonheur pour nous de vous le dire.

Oui! vous le saurez dès ici même, et ce grand témoignage vous sera rendu par notre bouche, nous venons de voir ce que nous n'avions pas encore vu; cette fête, pleine de votre foi religieuse et de tous vos plus beaux souvenirs, elle dépasse par son ensemble, par son unité, par sa spontanéité, elle dépasse tout ce qu'il nous a été donné d'admirer ailleurs. Nulle part ailleurs nous n'avons encore trouvé cette unanimité qui en ont fait l'harmonie et le charme.

Et cette manifestation magnifique, ces décorations qui sont la joyeuse offrande du plus petit, du plus obscur, du plus pauvre, qui ont mis une parure élégante dans les quartiers même où nulle dépense ne peut être regardée comme minime, cet élan enthousiaste si général et si touchant, c'est bien l'œuvre de la foi et de l'amour. Vous avez dépouillé vos forêts, vous avez fait de votre cité comme une autre ville des palmes, et tout cela, nul ne l'a commandé, nul n'a pu vous ordonner de le faire.

Si on vous l'eût ordonné, vous ne l'eussiez certainement pas fait tous. Vous ne l'eussiez surtout pas fait avec cette ardeur, ce zèle, ce dévouement, cet ensemble que nous admirons et que nous louons du fond de l'âme.

Si vous avez fait ainsi, c'est que vous l'avez voulu, c'est que vos cœurs l'ont voulu. Il y a dans tout ceci l'élan, l'inspiration, le génie du cœur. Vous aimez Marie et vous le prouvez. Grâce à vous, grâce à vos efforts, aujourd'hui son sanctuaire n'est plus seulement dans le temple. Vous avez transformé la ville entière en un vaste et splendide sanctuaire à sa gloire. Voici que désormais, sous l'abri visible de l'admirable effigie que nous venons d'acclamer, vous vivrez plus intimément encore avec Marie.

Soyez donc bénis par la divine Mère et par le divin Fils.

Oui, que Marie vous protége, qu'elle protége vos familles, vos maisons, votre cité, qu'elle protége la France et l'Eglise, cette autre immortelle mère.

Nous tous, les Prélats mes vénérables collègues et moi-même, tous émus, tous ravis, tous pénétrés d'une joie profonde, nous allons ensemble, nous allons d'une seule voix, formée de toutes nos voix réunies, nous allons vous bénir. — A genoux ! »

Combien ne faut-il pas regretter ici d'affaiblir et de mutiler de la sorte, en la reproduisant de mémoire, cette improvisation puissante dont l'écho vibrera certes longtemps dans le souvenir de ceux qui l'entendirent ! Qu'il suffise d'ajouter que plusieurs ont pu comprendre alors ces miracles

de la parole humaine qui suspendirent jadis à la bouche d'un orateur chrétien des peuples entiers.

Oui ! ce fut là, de l'aveu de tous, l'un des plus beaux, l'un des plus grandioses parmi les rares spectacles de cette belle journée.

Emouvantes splendeurs de l'éloquence sacrée ! un seul mot retentit et des milliers de fronts se courbent dans la poussière. « A genoux ! » et la foule s'incline comme un seul homme. « A genoux ! » et sur cette mer aux flots humains plane un vaste silence.

Douze évêques, le bras étendu vers l'immense auditoire, unissent leurs douze voix, dans la grave mélopée d'une bénédiction solennelle ; le site, le lieu, la circonstance, l'effet profond, le saisissement général, ah ! c'est là, plus que tout autre chose encore, c'est là ce qu'il faut renoncer à peindre.....

*
* *

Sur cette dernière et incomparable scène, la cérémonie s'achève ; le cortége se dissipe lentement et les Prélats rentrent au palais épiscopal.

Ceux auxquels il a été donné d'entendre ensuite les paroles si cordialement pénétrantes par lesquelles Monseigneur de Morlhon sut exprimer à ses hôtes illustres toute la gratitude et tous les enivrements de son âme, en garderont à coup sûr un durable souvenir, et s'applaudiront toujours d'avoir pu prendre leur part d'une émotion si profondément sentie.

Le programme de la solennité religieuse était épuisé, mais la fête dure encore; la fête va seulement changer de forme pour se prolonger jusque bien avant dans la nuit.

III.

C'est que la population n'a fait à son gré, par les décors déjà décrits, qu'une moitié de sa manifestation pieuse. Elle attend la nuit pour rivaliser de splendeurs écrasantes, avec tout ce qui s'est fait admirer à la clarté du jour, comme avec toutes les illuminations antérieures.

En attendant, la foule enthousiaste parcourt tous les quartiers et récompense, par de naïves et joyeuses exclamations de surprise, l'effet d'ensem-

ble et de détail, auquel a contribué l'effort de toutes les bonnes volontés.

Mais avant de passer outre dans le récit, et de chercher à retracer les magnificences de la soirée, nous devons une mention sommaire au banquet dans lequel la commission a voulu réunir, avec les Prélats et leur suite, les autorités de la ville et du département, et tous ceux qui, à un titre spécial, ont concouru au merveilleux succès de l'œuvre impérissable.

Quelques détails descriptifs sur la salle du banquet et la décoration ne seront peut-être pas sans intérêt pour le lecteur.

Cette salle présente un parallélogramme d'environ 14 mètres de longueur sur 8 de largeur. — La table avait été dressée en forme d'X aux lignes arrondies, de manière à rappeler deux commencements de fer à cheval juxtaposés, et se touchant par le sommet de leur cintre. Cette disposition permettait de grouper au centre les personnages les plus éminents mis en vis-à-vis et de n'isoler de ce centre aucun des autres invités ; elle fournissait d'ailleurs le seul moyen de recevoir dans une salle de la dimension indiquée ci-dessus les 85 convives.

En face de la porte d'entrée se trouve, au milieu d'honneur, la place du Cardinal. — Sur la paroi de ce même côté, des inscriptions en lettres d'or rap-

pellent les noms des Souverains Pontifes qui ont visité le sanctuaire de Notre-Dame du Puy. — Au milieu, en caractères spéciaux, le grand nom d'Urbain II, surmonté de la tiare. Au-dessous de ce nom, dans un trophée de verdure, le buste du Souverain Pontife Pie IX. — Des deux côtés, toujours en lettres d'or, les noms de Calixte II, Innocent II, Alexandre III, Clément IV.

En face des Papes, les Souverains venus en pèlerinage au Puy. — Charlemagne d'abord, avec la couronne impériale; — au-dessous, au milieu d'un trophée d'armes, le buste de Napoléon III; — des côtés, quatre grands noms encore de la vieille monarchie: Philippe-Auguste, saint Louis, Charles VII et François I[er]. Dans les panneaux plus étroits des deux extrémités, la liste des autres monarques ou personnages illustres, dévots pèlerins de Notre-Dame; Charles-le-Chauve, Eudes, Robert, Louis-le-Jeune, Philippe III, Philippe IV, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Raymond IV, Duguesclin et Raymond de St-Gilles.

En face, les saints ou religieux et prédicateurs illustres, saint Mayol, saint Odon, Pierre-le-Vénérable, saint Robert, saint Etienne, saint Eudes, saint Chaffre, saint Hugues, saint Dominique, saint Antoine de Padoue, saint Vincent Ferrier, saint François-Régis, Ollier, Brydaine et Ravignan.

Au-dessous de cette inscription, se dresse enfin la statue d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy, lorsque Urbain II vint y prêcher la première croisade.

On sait que le grand Adhémar, prélat guerrier, légat du Saint-Siége à la croisade, conduisait, sous le guidon de Notre-Dame, 400 *chevaliers du Puy,* qui méritèrent l'insigne honneur d'être chantés dans les vers immortels du Tasse :

Quatro cento guerrier.....
...........di Poggio.....

Tous ces noms, pleins de gloire, racontent en quelques lignes aux illustres convives de la fête, le grand passé de la ville du Puy.

C'est sous l'impression de ces brillantes reminiscences qu'allaient fraterniser, dans de cordiales agapes, des hommes de situation si diverse, mais tous unis dans leur dévoûment éprouvé à l'œuvre de Notre-Dame de France ; et nul n'oubliera certainement l'honorable intimité dans laquelle les plus élevés se prodiguèrent affablement à tous.

*
* *

Mais le soir est venu; la foule semble plus grande peut-être encore que durant le jour. Les maisons

sont désertées au profit des promenades; et d'autre part, si une portion des habitants de la campagne s'est retirée pour obéir à des obligations domestiques impérieuses, des quantités d'arrivants nouveaux n'ont cessé, jusqu'à bien tard, de remplacer ceux qui s'éloignent, et de venir se perdre, curieux et empressés, dans la masse toujours accrue; les boulevards et les places publiques s'animent ainsi constamment davantage.

C'est alors que les édifices de feuillage et les interminables cordons de verdure, dont nous avons essayé de décrire l'aspect, commencent à s'éclairer de tout côté.

Ici les luminaires à l'éclat voilé scintillent sous les branchages comme des milliers de lucioles dans une nuit d'été. Plus loin, des feux resplendissants mettent un diadème d'escarboucles à chaque édifice, à chaque sommet; bientôt l'illumination, comme un gracieux et rapide météore, se propage partout, envahit tout, se promène et, pour ainsi parler, se balance d'un bout de la ville à l'autre. Les monuments publics, les maisons particulières, les décors extérieurs, tout étincelle, tout s'embrase et va se fondre dans la grande harmonie de lumière. Des chiffres, des monogrammes, des croix, des étoiles, des lis et des couronnes éclosent ici et là comme des fleurs de feu tombées d'un firma-

ment enflammé. Une écharpe de feux multicolores semble flotter sur la façade de la cathédrale. Les rochers de Saint-Michel et de Corneille ont leur diadème étoilé. Sur toutes les hauteurs qui, pareilles à de majestueux piédestaux pour les candélabres d'un cirque de géants, environnent la ville, des fanaux se sont allumés comme par enchantement. Enfin un joyeux incendie éclate sur Corneille et domine tout ce magnifique ensemble.

Après avoir parcouru la ville dans tous les sens et trouvé partout un spectacle nouveau, partout une surprise; après avoir admiré les touchantes manifestations des quartiers les plus obscurs et des plus humbles demeures, l'affluence s'était particulièrement portée sur la place du Breuil.

Là, en effet, l'illumination se mariant au décor avec un goût exquis, forme un tout incomparable et splendide.

La file immense de mâts reliés par les guirlandes dont les lanternes de couleur accusent les gracieuses ondulations, ouvre à l'œil émerveillé d'incommensurables perspectives. Entourée d'un rang de jeunes arbres également enguirlandés, la fontaine monumentale qui s'élève au milieu de la place, s'épanouit comme une gigantesque fleur de feu; sur toutes ses lignes court un cordon de lumière, et ses vasques laissent ruisseler, à defaut de

l'eau qui leur manque encore, des nappes flamboyantes. Enfin, à l'angle le plus éloigné, pareille au portique enflammé d'une cité faite d'étoiles, l'estrade au fronton rayonnant, où durant le jour fut l'autel, attire le regard comme un foyer d'éblouissements et d'éclairs.

C'est là que viennent s'asseoir, avec Son Eminence, les Prélats et leur cortége, composé de tous les convives du banquet.

Bientôt, autour d'eux, les chœurs sacerdotaux se groupent en rangs serrés. — De joyeuses fanfares retentissent; les chants sacrés, les cantiques répondent. La grande voix de la foule se mêle à celle du clergé; ce formidable concert, formé de plus de 20,000 voix, monte, monte toujours, et finit par produire une explosion générale, dont la puissance et l'effet grandiose défient toutes les ressources de la parole humaine.

Mais déjà les premières fusées du feu d'artifice s'épanouissent en gerbes d'étoiles sous le sombre velours d'un ciel doux quoique voilé.

Les naïves exclamations de la foule saluent dans leur radieux sillage chacun de ces gracieux et fugitifs météores; l'admiration bruyante va croissant toujours à mesure que tombe à flocons plus pressés, cette ondée, cette pluie, cette neige de flammes. Mais qui dira l'enthousiasme de l'assistance,

lorsqu'enfin, jaillissant d'un piédestal embrasé, l'image pyrotechnique de la gigantesque statue de Notre-Dame de France apparaît dans sa gloire aux regards éblouis?

Un immense hourra la salue, et de toute part éclate, comme un grondement de tonnerre, le cri déjà familier, le grand cri du jour : *Vive Notre-Dame de France !*

Alors, la voix puissante, qui dans la cérémonie religieuse du matin, avait déjà plusieurs fois fait admirer son ampleur souveraine (1), cette voix, qui n'est pas seulement une voix mais un chant, entonne avec une majestueuse lenteur et une plénitude indicible, le cantique : *Magnificat anima mea Dominum ;* et la foule, entraînée bientôt dans un crescendo sublime, continue le chant triomphal de la Vierge devenue Reine.

Ah ! devant de tels spectacles, qui pourra affirmer n'avoir senti ni une émotion, ni un enivrement? qui pourra dire n'avoir pas été tout au moins troublé ? Et quel magnifique témoignage dans cette

(1) Tout le monde a admiré cette voix magnifique, qui est celle de M. Leboulenger, chanoine d'Amiens. M. Leboulenger a déjà reçu pour son utile concours dans la fête les remerciements de Son Eminence et de Sa Grandeur Monseigneur du Puy.

prophétie dont l'accomplissement permanent frappe si visiblement notre oreille et notre regard !

Quoi ! voilà plus de dix-huit siècles qu'une humble femme de Judée, une jeune fille issue d'une descendance de rois, mais pauvre, ignorée ou méprisée des grands de la terre , s'écrie au milieu des transports de l'extase ;

Que mon âme magnifie le Seigneur....... car le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses.

ET POUR CELA TOUTES LES GÉNÉRATIONS ME DIRONT BIENHEUREUSE.

Un livre dont l'authenticité ne saurait être contestée, dont tout au moins l'antiquité ne l'est pas , a enregistré ce cri immortel.

Puis sont venues des révolutions gigantesques s'entassant sur des révolutions; des peuples transformés, des peuples disparus; cent peuples qu'on ignore, d'autres auxquels il est possible à peine de restituer leur nom, météores passagers qui naissent, grandissent et sombrent dans le néant de la mort; tout a péri, tout a été brisé, détruit, dispersé balayé par l'ouragan intermittent des âges. Chûtes d'empires géants, cataclysmes de mondes ! Voilà l'histoire.—Tout cela laisse à peine un vain bruit dans une nuit sans fond, et nulle poussière dans le cimetière béant du passé. — Oui ! mais le cri *de la servante du Seigneur*, ce cri parti d'une modeste chaumière, l'entendez-vous,

l'entendez-vous retentir encore? S'accomplit-elle aujourd'hui sous nos yeux, comme hier, comme il y a cinq cents ans, comme il y a dix-huit cents ans, cette prophétie de la Vierge-Mère ? La proclamera-t-on oui ou non *bien-heureuse* celle pour qui LE TOUT-PUISSANT A FAIT DE GRANDES CHOSES ?

On nie tout, on peut douter de tout, mais qui doutera, qui niera demain, qu'hier, sous nos yeux, devant nous, acteurs à la fois et témoins, par cent mille voix unanimes, les générations aient à l'envi proclamé son bonheur et sa gloire?

Toutes les générations ont obéi, obéissent, obéiront toujours à cette injonction prophétique d'une humble femme, d'une jeune fille ignorée, d'une mère qui, si elle n'était pas la mère d'un Dieu, comme le croit le monde catholique, eût été, comme le disent les Juifs, la mère d'un fils sans aveu, la compagne, de douteuse renommée, d'un débonnaire artisan !

Ah ! si ce n'est pas là une preuve, qu'est-ce donc qu'une preuve? Si ce n'est pas là un miracle, quelle idée faut-il se faire des miracles dans l'ordre moral? Si ce n'est pas là une prophétie perpétuellement et magnifiquement vérifiée, qu'est-ce donc autre chose? — Et ne peut-on pas, tout au moins, défier le plus ferme dans son scepticisme, d'affirmer qu'en y réfléchissant sérieusement et

de bonne foi, il n'est ni ému, ni frappé, ni surpris ?.....

Oui ! un jour de plus, après tant d'autres grands jours, elle a été dite BIEN-HEUREUSE ; et les foules ravies ont redit en son nom : *Magnificat anima mea Dominum*...

Après ce cri sublime, un dernier chant se fait encore entendre, et la voix des Evêques entonne le *Salve Regina*, suave et filiale prière, composée, nous dit la tradition religieuse, par le même Adhémar de Monteil, l'un des plus glorieux prédécesseurs de Mgr de Morlhon sur le siége illustre du Puy.

*
* *

Ainsi se continua cette magnifique soirée dans un éblouissement continu.

Ainsi s'écoulèrent les heures, sans une déception, sans un contre-temps, sans un seul de ces accidents, pour ainsi dire immanquables, qui attristent ordinairement de pareilles solennités. Un peu avant minuit, les derniers chants expiraient, les lueurs, graduellement diminuées, s'éteignaient une à une ; un calme pacifique s'épanchait sur la cité. Grand nombre de villageois s'apprêtaient à regagner leur

demeure. Toute la nuit, des véhicules de toute sorte s'éloignèrent par toutes les avenues, sans que les clameurs de l'intempérance s'élevassent nulle part. Une décence parfaite avait régné constamment. Et chaque spectateur emportait un souvenir sans mélange de ces magnifiques cérémonies, de ces fêtes sans secondes, où, parmi les plus belles manifestations extérieures, l'âme humaine sent planer, bien au-dessus de toute chose, l'émotion sublime de la croyance, et l'invisible splendeur de la divinité.

IV

Et maintenant, que reste-t-il, diront peut-être quelques esprits enclins au positivisme le plus absolu, que reste-t-il de ces démonstrations exceptionnelles qui dépassent sans doute toutes les prévisions, toutes les espérances, mais qui, au lendemain encore de leur splendeur, laissent presque l'idée d'un rêve ou d'une vision enthousiaste?

Il reste d'abord, au point de vue catholique, un grand hommage d'amour, de vénération et de foi, offert à celle qui est, ici plus qu'ailleurs, l'amie, la

mère du foyer domestique et de la famille chrétienne; il reste une adhésion de plus donnée par l'unanimité de tout un peuple, une adhésion de plus à toutes les gloires de la Mère de Dieu.. Il reste en outre, un monument d'art, colosse de grâce et de majesté digne de l'admiration des siècles; une de ces œuvres séculaires filles d'une noble audace et dont on cesse seulement de douter le jour où elles s'achèvent; une de ces œuvres enfin devant lesquelles on redit, avec le grand Corneille, ce beau vers cher aux grandes âmes :

Il est beau de tenter des choses inouïes !...

N'est-ce rien ensuite que la chaîne de nos solennités historiques, de nos fastes religieux noblement renouée? N'est-ce rien que ce titre nouveau à ce privilége supérieur que réclame le Velay, d'être une région de prédilection pour la Reine du Ciel, et de mériter, à ce point de vue, plus que tout autre, l'honneur d'avoir monumentalisé la piété de la France catholique, par une entreprise sans égale.

Que si quelqu'un était encore tenté de considérer avec un certain dédain ces harmonies et ces magnificences du culte; si du point de vue, par exemple, où se met le protestantisme, on s'étonnait à la vue d'une ville saisie tout entière d'un même élan, d'une même fièvre si l'on veut, et se parant spontanément d'un éclat qu'on n'eût jamais osé attendre d'elle,

de son initiative, non plus que de ses ressources; si quelque ironie, en un mot, pensait pouvoir atteindre à la hauteur de ces démonstrations; si l'on croyait pouvoir sourire au bruit des chants sacrés, au spectacle d'une procession, au déploiement des pompes catholiques, nous invoquerions une autorité que le philosophisme incroyant ne saurait récuser, nous donnerions la parole à Diderot lui-même.

« Les absurdes rigoristes, dit ce libre penseur autant que nul autre aventureux mais du moins sincère, les absurdes rigoristes en religion ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Ils n'ont jamais vu notre Adoration de la Croix, le Vendredi-Saint, l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois.... Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement; cette foule qui les précède et qui les suit dans un religieux silence; tant d'hommes le front prosterné contre la terre; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique entonné par les prêtres et affectueusement répondu par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient

tressailli, et que les larmes m'en soient venues aux yeux.... » (DIDEROT, *Essais sur la peinture.)*

Or, si de telles impressions peuvent dominer, à l'occasion, un esprit rebelle et un cœur insoumis, quelle ne doit pas être leur puissance sur des âmes simples, sur des croyants fidèles? Aussi proclamerons-nous en terminant ces pages insuffisantes, que des spectacles pareils à ceux que nous avons tous vus, sont pour un peuple en qui réside la foi, l'une des joies les plus pures, l'une des jouissances les plus élevées où la pensée humaine se puisse complaire, puisque ce peuple trouve admirablement unis, dans une fusion touchante, tout ce qui parle aux yeux, tout ce qui parle aux cœurs.

*
* *

Fêtes religieuses! Fêtes splendides! sans troubles, sans nuages, sans dissentiment comme sans amertume, entre toutes vous êtes belles, entre toutes vous êtes grandes! La civilisation et l'art vous saluent comme la religion vous bénit et vous aime. Honneur donc au pays qui sait à la fois vous réaliser et vous comprendre, et qui sut toujours agrandir son effort à la mesure des plus magnifiques devoirs religieux.

La Statue est debout ! Une grande pensée et les plus beaux souvenirs vivent dans un noble chef-d'œuvre ; et les générations rediront après nous le cri de cette immortelle journée :

VIVE NOTRE-DAME DE FRANCE !

APPENDICES

I

Bénédiction de la cathédrale le jeudi 13 septembre, et continuation des prédications.

Le lendemain de la fête, conformément au Mandement de Mgr de Morlhon et au programme général, une messe solennelle (1), chantée par l'Orphéon du Velay, dont le précieux et dévoué concours ne fait jamais défaut à aucune de nos grandes solennités locales, devait être célébrée dans la cathédrale, érigée,

(1) Le temps et l'espace nous manquent pour rendre ici à l'Orphéon toute la justice qui lui serait due, tout au moins devons-nous constater que la messe, dont l'effet a été si grand, est de la composition de MM. Pittarch frères.

Un mot aussi de gratitude au corps de musique du Pensionnat des Frères des écoles chrétiennes, qui a montré un zèle et un dévouement infatigables à la procession, au banquet, au feu d'artifice, etc.

Ces jeunes enfants, en se prodiguant ainsi, ont mérité de justes éloges qui remontent jusqu'à leurs dignes maîtres.

par une nouvelle faveur de Sa Sainteté Pie IX, en Basilique mineure.

Cette cérémonie, où son Eminence a officié pontificalement et à laquelle NN. SS. les Evêques et Archevêques prêtaient encore l'éclat de leur présence, s'est accomplie avec une grande pompe et au milieu d'un immense concours. Les pèlerins qui, depuis plusieurs jours, affluaient à flots pressés dans l'antique sanctuaire, étaient là de plus en plus nombreux, avides d'apporter aux pieds de l'autel de Notre-Dame leurs pieuses suppliques et leurs ferventes prières.

A partir de ce jour, les prédications annoncées se sont aussi continuées deux fois par jour, dans la grande cathédrale, trop étroite pour les si nombreux auditoires. Le R. P. Corail, de la compagnie de Jésus, a d'abord donné plusieurs sermons, empreints de cette élévation, de cette chaleur, de cette vive et abondante éloquence qui sont le plus impérieux prestige des grands improvisateurs et qui lui ont valu une si juste renommée.

Après le Père Corail, M. Combalot, missionnaire apostolique, a occupé à son tour cette chaire de Notre-Dame, où sa puissance oratoire s'est déjà depuis longtemps manifestée. Le glorieux vétéran, l'infatigable athlète apportait, comme toujours, à l'œuvre, cette ardeur, cette fougue, riches d'explosions saisissantes qui ne laissent jamais un instant l'assistance indifférente aux grands enseignements du sacerdoce.

A l'heure où s'écrivent ces lignes, les prédications doivent durer encore. Elles seront une digne clôture à cette magnifique quinzaine, durant laquelle il a été donné à la ville du Puy et à ses hôtes d'accumuler, en si peu de jours, un si rare trésor d'ineffables impressions, et qui tiendra désormais une si belle et si large place dans les annales du religieux Velay.

II

MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DU PUY

A L'OCCASION

DE L'INAUGURATION

de la

STATUE COLOSSALE DE N.-D. DE FRANCE

Sur le rocher Corneille

JOSEPH-AUGUSTE-VICTORIN DE MORLHON, par la miséricorde divine et l'autorité du Saint-Siége Apostolique, Evêque du Puy, Assistant au Trône pontifical, au Clergé et aux fidèles de Notre Diocèse, SALUT ET BÉNÉDICTION EN N. S. J.-C.

Je vous apporte une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie (1). Vous ne vous étonnerez pas, Nos très-chers Frères, que, pour vous annoncer le joyeux événement si impatiemment attendu, Nous empruntions aux Anges les paroles par lesquelles ils apportèrent au monde la plus heureuse de toutes les nouvelles. Ce n'est pas profaner ces saintes paroles que de les appliquer au sujet qui nous fait

(1) Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo. Luc. II, 10.

aujourd'hui élever la voix. Elles furent employées pour la première fois pour révéler aux hommes le don inappréciable que venait de leur faire la Vierge-Mère, le don de son Fils ; pourquoi ne les emprunterions-Nous pas pour vous annoncer l'achèvement de l'un des plus magnifiques témoignages de reconnaissance et d'amour que la terre ait donnés à Marie.

Oui, N. T. C. F., elle se dresse enfin sur son gigantesque piédestal, cette Statue la plus grande, et nous pouvons le dire aussi, la plus belle que la main des hommes ait érigée en l'honneur de la Reine du Ciel; Notre-Dame de-France a pris possession du trône que la France lui a décerné. Déjà cette glorieuse Reine des Anges plane au-dessus de ce dôme gracieux que nos ancêtres avaient nommé la Chambre angélique, et voit se dresser à côté d'elle, comme pour lui faire une garde fidèle, le temple aérien de Michel, l'archange belliqueux. Déjà sa tête couronnée d'étoiles s'élève dans les nues ; son pied vainqueur foule la tête du serpent ; ses bras présentent à la France et au monde le divin Enfant, qui étend pour les bénir sa main qu'il ne veut plus abaisser pour saisir sa foudre. Bientôt vont disparaître les obstacles qui nous empêchent encore de voir dans ses admirables proportions l'image de notre mère ; bientôt va arriver ce jour de l'Inauguration qu'appelaient vos désirs et vos vœux, et c'est pour vous l'annoncer que Nous prenons aujourd'hui la parole. Avons-Nous tort de penser que Notre voix fera naître dans vos cœurs les sentiments de la plus vive allégresse, et que la nouvelle que Nous vous annonçons sera pour vous, pour la France et pour tous les fidèles enfants de Marie, c'est-à-dire pour le peuple chrétien tout entier, la cause d'une grande joie : *Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo.*

Pour Nous, N. T. C. F., à la vue de l'achèvement

d'une œuvre dont mieux que tout autre Nous avions senti les difficultés, Nous ne pouvons contenir la joie qui inonde Notre cœur; avec l'Apôtre Nous nous écrions: *Superabundo gaudio.* Oh! combien Nous sommes largement récompensé des sollicitudes et des travaux que nous a coûtés cette grande entreprise; combien Nous nous sentons pressé de remercier l'auteur de tout bien dont la main toute-puissante a écarté les difficultés qui paraissaient d'abord insolubles; combien Nous bénissons la Vierge Immaculée dont la protection efficace nous a aidé à lui décerner ce triomphe.

Nous aimons à le proclamer hautement, depuis que Nous avons sérieusement conçu ce grand dessein, jusqu'au moment de sa réalisation définitive, Nous avons senti en mille occurrences l'assistance évidente de Marie. Nous ne ferons que rendre hommage à la vérité en disant avec l'Eglise : *Maria erat spes nostra et venit in adjutorium nobis.* Toutes les fois que Nous nous trouvions en présence d'un obstacle, Nous mettions notre confiance en Marie, et par le secours de Marie, Nous voyions l'obstacle s'évanouir et quelquefois se transformer en moyen.

Il fallait avant tout obtenir des artistes de l'Europe une esquisse qui exprimât dignement la grande pensée que notre piété avait conçue; Notre voix était bien faible pour aller dans les capitales réveiller le génie distrait par tant d'autres soins; mais Marie parlait par notre bouche, et le génie a répondu à notre appel. Il fallait ensuite obtenir la matière dont devait être composé ce chef-d'œuvre, Marie l'a demandée par Notre organe à l'Empereur, et l'Empereur, fidèle interprète de la pensée de la France, l'a accordée à Marie. Mais cette matière était un métal meurtrier qui, du haut des remparts ennemis, vomissait la mort sur nos soldats, Marie a choisi le jour de sa Nativité,

ce jour où les mères aimantes se plaisent à faire à leurs enfants d'agréables surprises, elle a ordonné à la Victoire d'aller prendre ce métal prédestiné, et la Victoire lui a obéi. Plus tard son secours n'a été guère moins sensible, soit lorsqu'il s'est agi de reproduire dans des proportions colossales le modèle préféré, soit lorsqu'il a fallu transporter à une hauteur qui pouvait paraître inaccessible les énormes fragments de ce colosse. Bien des accidents pouvaient être prévus dans le cours d'une œuvre aussi compliquée et d'aussi difficile exécution.

Grâce à Dieu, toutes les craintes se sont dissipées, toutes les voies se sont aplanies, les dangers si probables ont été prévénus; chacun des hommes dont le concours était nécessaire s'est trouvé à la hauteur de sa tâche. Comment ne reconnaîtrions-nous pas dans cet heureux concours de circonstances l'effet d'une protection supérieure et comment pourions-nous ne pas nous écrier : Oui, le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic*.

Mais à Dieu ne plaise, N. T. C. F., que la reconnaissance dont Nous sommes pénétré envers notre toute-puissante protectrice Nous fasse oublier ce que Nous devons à ceux qui ont été, dans l'accomplissement de cette grande œuvre, ses dignes instruments. Marie nous a merveilleusement assistés, et nous lui devons pour cette assistance des actions de grâces que nous serons heureux de lui rendre. Mais Marie a été noblement secondée, et c'est avec bonheur aussi que Nous témoignerons notre gratitude à tous ceux qui ont apporté à son triomphe la coopération de leur dévoûment.

Oui, qu'ils soient bénis tous les collaborateurs de l'œuvre sainte, tous les bienfaiteurs de Notre-Dame-de-France. Qu'il soit béni le Saint Pontife qui a lui-même répandu sur notre œuvre avec une bonté toute

paternelle ses bénédictions qui encouragent tout ce qui se fait de bien dans l'univers ; qu'il soit béni pour le privilége dont sa largesse enrichit en ce jour cette Eglise du Puy si favorisée déjà par ses augustes prédécesseurs. Puisse ce triomphe décerné par la France à la Vierge Immaculée en laquelle il a mis tout son espoir alléger le poids des angoisses que des enfants ingrats font peser sur son cœur, et animer son courage dans la lutte héroïque qu'il soutient pour la cause de Dieu et de l'Eglise.

Qu'il soit béni le glorieux monarque qui, dans cette circonstance, a si bien réalisé la parole évangélique : *Cherchez d'abord la gloire de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît*. Dans un siècle où l'impiété parle si haut qu'elle ne réussit que trop souvent à étouffer la voix plus calme de la foi et de la piété, il ne faut pas moins de fermeté dans le cœur que de sûreté dans le regard pour découvrir au fond des entrailles d'un peuple les sentiments religieux sur lesquels seuls peuvent s'appuyer les institutions durables. Ce sera dans l'histoire moderne la gloire des deux empires, d'avoir fait un éclatant appel à ces sentiments, et Nous ne craignons pas d'ajouter que c'est la gloire de la Providence d'avoir répondu par d'éclatantes bénédictions à ces gages donnés à la cause de Dieu. Cette colossale Statue rappellera aux siècles à venir que le 5 septembre l'Empereur promettait à Marie les canons de Sébastopol, et que le 8 septembre Marie ouvrait les portes de Sébastopol aux soldats de l'Empereur. Puisse cette heureuse alliance entre le ciel et la terre, entre la religion et l'autorité se resserrer chaque jour davantage, et comme la religion n'a rien de plus à cœur que de soutenir l'autorité, puisse l'autorité chercher toujours sa stabilité véritable dans le maintien de la religion.

Qu'ils soient bénis ces vénérables prélats dont le

généreux patronage a donné à Notre-Dame-de-France ce caractère vraiment national d'où elle tire son principal éclat. Grâce aux abondantes offrandes recueillies sous l'influence de leur zèle, c'est la France entière qui du haut du mont Anis, fait monter aujourd'hui vers le trône de Marie, un hymne d'amour et de reconnaissance qui retentira à travers les âges.

Qu'ils soient bénis Nos pieux et bien-aimés coopérateurs qui, dans cette circonstance, comme dans toutes celles où Nous faisons appel à leur cœur, Nous ont si bien compris et si efficacement secondé.

Qu'il soit béni l'artiste éminent dont le génie a fait d'une matière informe une vivante Statue, dans laquelle l'ampleur des proportions s'allie si bien à la grâce des formes et à l'expression des traits. Lui aussi, en rompant avec les traditions païennes d'un art qui semblait avoir déserté les saintes inspirations des âges chrétiens, a cherché avant tout le règne de Dieu et sa justice. A lui aussi Marie a accordé une popularité qui l'honore, elle a élevé son nom aussi haut qu'il a élevé son image, et elle associe en ce jour par un lien indissoluble la renommée de son artiste à son propre triomphe.

Qu'ils soient bénis tous ceux qui ont travaillé avec une si remarquable habileté à la réalisation de la pensée de l'artiste ; que la part importante qu'ils ont eue à cette œuvre soit, pour le reste de leur vie, une source de grâce pour leur cœur et un principe de succès pour leurs travaux.

Qu'ils soient bénis ces hommes honorables, l'élite de notre cité, qui, à toutes les périodes de cette difficile entreprise, Nous ont prêté avec tant de dévoûment l'appui de leurs lumières et de leur autorité. Avec eux nous associerons dans notre reconnaissance et les hommes distingués qui, au sein de la capitale, Nous ont prêté un si utile concours, et ces prédica-

teurs zélés qui, par le retentissement de leur parole ont fait connaître à la France entière l'œuvre qui, sans sa générosité, n'eût pu s'accomplir.

Qu'ils soient bénis enfin tous ceux dont les aumônes ont érigé ce monument, soit que, favorisés des dons de la fortune, ils aient offert à Marie le superflu de leur abondance, soit que, dénués des biens de ce monde, ils lui aient fait le sacrifice d'une partie de leur pain de chaque jour. A l'égard de tous Marie se reconnaît débitrice, et à tous elle paiera sa dette avec une générosité qui n'aura d'autre mesure que l'amour de son cœur et l'étendue de son pouvoir.

Et maintenant, N. T. C. F., que Nous avons satisfait au besoin de notre cœur et au devoir de la reconnaissance, Nous voudrions donner une voix au métal qui présente à vos yeux les traits de Marie, Nous voudrions vous fournir le commentaire de la pensée suggérée par la piété et si bien exprimée par le génie, de sorte que vous ne puissiez plus désormais porter vos regards sur ce chef-d'œuvre sans qu'à l'admiration dont vous pénétrera sa beauté, se joignissent pour votre esprit et pour votre cœur d'utiles instructions.

Nous aurons tout dit en vous rappelant que le programme proposé aux artistes leur recommandait de s'inspirer de la touchante prière attribuée à l'héroïque légat de la première croisade, Adhémar de Monteil, et chantée pour la première fois dans l'église du Puy : *Salve regina mater.* — Marie, dans la majesté de sa royale puissance et dans la douceur de sa maternelle tendresse ; Marie, mère de Dieu, et par-là même reine du ciel et de la terre ; Marie, mère des hommes et par-là même médiatrice entre la terre et le ciel ; Marie, mère de Jésus est chargée par cette divine maternité de procurer les intérêts de Jésus auprès de ses enfants de la terre ; Marie, mère des hommes et chargée par cette seconde maternité toute

*

miséricordieuse de procurer les intérêts des hommes auprès de Jésus : *Salve regina mater.*

Tel fut le programme imposé à l'artiste ; un regard jeté sur la Statue de Notre-Dame-de-France ne vous permettra pas de douter que ce programme n'ait été parfaitement réalisé. Voyez-la en effet cette glorieuse Reine, vêtue des insignes de sa puissance : sur sa tête brille une couronne d'étoiles ; ce sont les élus, astres vivants du divin firmament, qui lui doivent l'éclat de leurs mérites, et qui réfléchissent sur elle par leur gratitude et leur obéissance toute la splendeur de leur gloire. La terre est sous ses pieds, heureuse de la porter et de recevoir les influences de sa bonté, et l'enfer lui-même, personnifié par l'antique serpent, reconnaît malgré lui sa puissance et essaie en vain de se soustraire à son pied vainqueur : *Salve regina.*

Mais cette reine est une mère, la plus tendre, la plus aimante des mères ; la Providence ne lui a donné qu'un seul fils, c'est celui qui n'a d'autre père que le Très-Haut, *et filius Altissimi vocabitur,* mais son amour lui a donné une autre postérité aussi nombreuse que le sable de la mer, ce sont les malheureux enfants d'Adam. Elle est mère de Jésus puisqu'elle lui a donné son existence humaine ; elle est mère des hommes puisqu'en leur donnant Jésus elle les a fait naître à une vie divine. Oh ! comme cette double maternité est bien exprimée dans l'image dont vous allez dans quelques jours contempler les traits ! Marie tient dans ses bras maternels son fils premier-né, *filium suum primogenitum*, son incomparable trésor, Jésus le fruit béni de ses entrailles ; mais elle n'oublie pas qu'elle a d'autres enfants et que Jésus n'est devenu son fils qu'afin de nous adopter pour ses frères. Aussi oublie-t-elle la joie de sa divine maternité pour ne songer qu'aux devoirs de sa maternité humaine : elle ne demande pas au bien-aimé de son âme *de la baiser*

du baiser de sa bouche auquel pourtant elle aurait eu bien plus de droit que l'épouse des Cantiques; elle ne lui demande même pas de porter vers elle ses regards où rayonne toute la joie des cieux; elle sacrifie tout cela ; c'est vers nous qu'elle veut que Jésus tourne sa main pour nous bénir et ses regards pour nous rendre l'espérance et la vie. Elle nous a entendus lui dire *Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende;* lorsque nous serons arrivés à la fin de notre exil, faites-nous contempler Jésus le fruit béni de vos entrailles. Elle ne peut attendre pour exaucer notre prière le terme que nous lui marquons; c'est au sein même de notre exil qu'elle veut nous faire connaître Jésus ; elle ne peut sans doute nous le manifester encore dans les magnificences de sa gloire, mais déjà elle veut nous faire participer à toutes les bénédictions de son amour. *Salve regina mater.*

Non-seulement la Statue que nous allons inaugurer représente les prérogatives de Marie, elle résume de plus les espérances fondées sur le grand événement dont elle est destinée à perpétuer le souvenir, la définition dogmatique de l'Immaculée Conception.

Vous ne l'avez pas oublié, N. T. C. F., c'est le 8 décembre 1854 que fut posée la première pierre de ce monument : or, ce même jour, jour à jamais mémorable, présent dans la basilique du Vatican, avec l'élite du clergé et des fidèles du monde catholique, Nous entendions le successeur de saint Pierre, de cette voix par laquelle parle l'Esprit-Saint, proclamer tout ensemble et la foi et les espérances de l'Eglise. En mettant parmi les articles de la croyance catholique la Conception sans tache de Marie, il exprimait avec un accent de conviction et une solennité de paroles que Nous n'oublierons jamais, le ferme espoir que cette Vierge Immaculée, en retour du nouveau triomphe que l'Eglise lui décernait, accorderait à

cette même Eglise un autre triomphe, le seul qu'elle ambitionne, le triomphe de la vérité et de la charité sur les erreurs et les dissensions. Laissez-Nous, N. T. C. F., vous redire ces belles paroles, elles vous consoleront comme elles consolent le vicaire de J.-C. au milieu de ses tribulations : « Nous attendons, disait- » il, avec la confiance la plus entière et l'espérance la » plus certaine que la Bienheureuse Vierge qui, » toute belle et immaculée, a brisé la tête véné- » neuse du cruel serpent et apporté le salut au monde, » fera par son puissant patronage que, tous les obs- » tacles étant écartés, toutes les erreurs vaincues, la » sainte Eglise catholique, notre mère, se fortifie et » fleurisse chaque jour davantage chez tous les peu- » ples et dans toutes les contrées, qu'elle règne d'un » océan à l'autre jusqu'aux dernières limites du monde, » jouisse d'une paix entière, d'une tranquillité et » une liberté parfaites ; que les coupables obtiennent » pardon, les malades guérison, les faibles courage, » les affligés consolation, ceux qui sont en danger se- » cours, et que tous ceux qui sont dans l'erreur, dis- » sipant les ténèbres de leur âme, reprennent le sen- » tier de la vérité et de la justice et qu'il n'y ait plus » qu'un troupeau et qu'un pasteur (1). »

Oui, N. T. C. F., ces magnifiques espérances seront réalisées ; Jésus-Christ ne démentira pas son vicaire ; Marie ne fera pas défaut à la confiance que lui témoigne l'Eglise. De cette voix qui obtenait des miracles de son Fils, alors même que son heure n'était pas encore venue, elle le conjurera de commander aux vents et à la mer, et il se fera soudain une grande tranquillité, C'est cette grande paix accompagnée de l'abondance de tous les biens, dont nous aimons à

(1) Lettre apost. VI, id. de décembre 1854.

voir le symbole dans la Statue de Notre-Dame-de-France. Qu'importe qu'au moment où nous l'érigeons l'horizon soit encore bien sombre, que les vagues soient courroucées et menacent d'engloutir la barque de Pierre? Nous ne mériterons pas le reproche que Jésus fit jadis à ses Apôtres dans une circonstance semblable : Notre foi ne sera pas assez faible pour chanceler, Notre-Dame-de-France, s'élevant dans les airs, nous apparaîtra comme ce signe protecteur que Dieu plaça dans le firmament pour rassurer les hommes contre la crainte d'un nouveau déluge. Cette Statue, en perpétuant, ferme comme le roc et durable comme l'airain, le témoignage de notre foi dans le glorieux privilége de Marie, fera aussi éclater aux yeux du ciel et de la terre notre inébranlable confiance dans sa toute-puissante protection.

Mais en nous donnant comme notre Mère cette douce espérance, Marie, comme Mère de Jésus, nous impose une condition. Après avoir parlé à son divin Fils en notre faveur, elle s'adresse à nous pour nous rappeler qu'il a droit à notre amour et à notre obéissance. En nous présentant à lui, elle lui dit : Bénissez-les, car ils sont mes enfants. En nous le montrant, elle nous dit : Adorez-le et aimez-le, car il est tout-à-la-fois votre Dieu et votre frère. Du haut de la sainte montagne, elle nous adresse les paroles que Dieu le Père faisait entendre au sommet du Thabord : *Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le, obéissez à ses préceptes* (1).

Ah! si nous pouvions entendre cette parole de Notre Mère, combien elle serait plus efficace pour guérir

(1) Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui : ipsum audite. Math. XVII. 5.

les maux dont nous souffrons que toutes les spéculatinos des philosophes, toutes les théories des économistes et tous les calculs des politiques. Que manque-t-il en effet à nos sociétés modernes? Est-ce la science ? Jamais elle ne fut plus développée. Sont-ce les moyens de produire et de répandre la richesse ? Ces moyens s'accroissent chaque jour avec les progrès de l'industrie. Est-ce la gloire ? Nous avons certes assez versé de sang pour faire croître ses lauriers. D'où vient donc ce malaise qui nous tourmente, d'où viennent ces sombres mécontentements, cette fièvre de révolution qui, depuis près d'un siècle, agite les peuples ? Ah! il faut bien le reconnaître : ce qui nous manque, c'est l'amour de Jésus et l'esprit de son Evangile; c'est l'humilité qui rend l'autorité douce et l'obéissance aimable ; c'est l'espoir des biens à venir qui fait supporter avec patience la privation des biens présents ; c'est le détachement qui rend le pauvre résigné et le riche généreux. C'est, en un mot, la charité qui unit tous les hommes ensemble en les unissant à Dieu. La société sera guérie le jour où elle comprendra enfin la nécessité d'aller puiser dans le cœur de Jésus les vertus dont il est la source.

Si donc nous voulons la vie, hâtons-nous de quitter les voies ténébreuses qui conduisent à la mort. Allons à Marie, à la véritable mère des vivants. Elle porte dans ses bras Celui qui est à la fois la vie et la lumière des hommes : *In ipso vita erat et vita erat lux hominum* (1). En nous le donnant, elle deviendra elle-même notre vie, notre consolation et notre espérance : *Vita, dulcedo et spes nostra.* Qu'il se lève donc bientôt le jour où les hommes cesseront d'aller chercher au loin un bonheur que Dieu a placé près d'eux, dans

(1) Joan. I, 4.

les bras et dans le cœur d'une mère, le jour où la muette prédication de la Vierge du mont Anis sera pleinement comprise; le jour enfin où il n'y aura plus une seule province, une seule cité, une seule famille, un seul cœur où elle ne règne en souveraine et où elle ne fasse régner Dieu avec elle.

Puisse la fête qui se prépare être pour notre pays l'inauguration de ce règne béni; puisse-t-elle être pour nous tous le prélude de cette autre fête où Marie se montrera à tous ses enfants, non plus sous les voiles d'une magnifiqne image, mais dans les splendeurs de la réalité, et où elle leur présentera le fruit béni de ses entrailles ce Jésus qui, après avoir été leur sauveur durant leur exil, se fera dans la patrie leur rémunérateur et lèvera sur eux sa main, non plus pour les bénir, mais pour les couronner.

A CES CAUSES, après en avoir conféré avec nos vénérables frères les Chanoines et Chapitre de Notre Eglise cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

L'Inauguration solennelle de la Statue de Notre-Dame-de-France aura lieu le mercredi 12 septembre prochain, cinquième jour de l'octave de la Nativité de la Très-Sainte Vierge.

ARTICLE 2.

Cette solennité sera précédée d'une neuvaine et de prédications préparatoires dans notre Eglise cathédrale.

ARTICLE 3.

Le mardi soir, 11 septembre, la fête sera annoncée par le son de toutes les cloches de la ville.

ARTICLE 4.

La cérémonie d'Inauguration commencera par une Procession générale qui partira de la Cathédrale et se rendra sur la place du Breuil (1) où une Messe sera célébrée sur une estrade préparée à cet effet et du haut de laquelle, uni aux Prélats que nous espérons voir rehausser de leur présence l'éclat de cette cérémonie, Nous bénirons la Statue.

Nous invitons à cette Procession les quatre Paroisses de la ville, les Autorités civiles et militaires, le Clergé du diocèse, les Communautés religieuses non cloîtrées, les Confréries et les Congrégations pieuses. Nous verrons avec plaisir que les Confréries des Pénitents et les Congrégations de la Sainte Vierge des diverses Paroisses du Diocèse viennent par députations grossir les rangs de ces mêmes associations de la ville du Puy.

Nous ordonnons que les Ecclésiastiques qui viendront au Puy pour être témoins de cette cérémonie, y prennent part et soient tous en habit de chœur.

Après la Bénédiction de la Statue, la Procession rentrera à la Cathédrale au chant du *Te Deum*, et la cérémonie se terminera par la Bénédiction du Très-Saint Sacrement.

ARTICLE 5.

Le soir, un Feu d'artifice sera tiré sur la place du Breuil. Nous invitons les habitants à illuminer. Nous les engageons aussi à pavoiser leurs maisons sur le passage de la Procession, et à orner les rues et les places publiques de guirlandes et d'arcs-de-triomphe.

(1) L'heure du départ de la Procession, son parcours, l'ordre à observer, les chants à exécuter seront fixés par un programme que nous ferons publier plus tard.

ARTICLE 6.

Une Messe solennelle sera célébrée le lendemain dans Notre Cathédrale pour remercier Dieu de l'heureux achèvement de cette entreprise, et une octave d'actions de grâce sera prêchée dans la même église.

ARTICLE 7.

A partir du jour de l'inauguration de la Statue, Notre Eglise cathédrale aura le titre de Basilique que, sur notre demande, S. S. Pie IX a daigné lui accorder, par un rescrit du 11 février 1856, dont nous donnons plus bas la traduction, et elle jouira désormais des droits, honneurs et priviléges attachés à ce titre.

ARTICLE 8.

En vertu du même rescrit, tous les fidèles qui, après avoir reçu les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, visiteront, le jour de l'inauguration de la Statue, ou un des 14 jours suivants, ladite Eglise-Basilique, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, pourront gagner une indulgence plénière.

De plus, tous ceux qui, à l'avenir, apercevant la Statue, la salueront par cette prière : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous !* gagneront une indulgence de cent jours.

Et sera, le présent Mandement, lu et publié dans toutes les églises et chapelles de Notre Diocèse, le premier dimanche qui suivra sa réception.

Donné au Puy, en Notre Palais épiscopal, sous Notre seing, le sceau de Nos armes et le contre-seing du Secrétaire de Notre Evêché, le 28 juillet 1860.

† AUGUSTE, *évêque du Puy.*

A notre vénérable frère AUGUSTE, Evêque du Puy,

PIE IX, PAPE.

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction apostolique.

Nous avons lu la lettre très-respectueuse dans laquelle vous Nous parlez de nouveau de la Statue colossale de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, qui doit être érigée au Puy, et vous Nous faites savoir avec quel empressement notre très-cher fils Louis Napoléon, Empereur des Français, et son auguste épouse, et la maison impériale, et un grand nombre, tant de prélats français que d'ecclésiastiques de divers diocèses, et les supérieurs des communautés religieuses, et toutes les écoles des Frères de la doctrine chrétienne, se font un honneur de contribuer, selon leurs moyens et de tous leurs efforts, à l'érection de ce monument destiné à honorer l'Immaculée-Conception de la Mère de Dieu. Nous avons éprouvé une bien grande joie, Vénérable Frère, en apprenant le zèle si pieux déployé chaque jour afin d'augmenter de plus en plus la dévotion à la très-glorieuse Vierge, et rien ne pouvait Nous être plus agréable ni plus conforme à nos vœux. C'est donc de grand cœur que, conformément à votre désir par les présentes lettres, de notre autorité apostolique et dans la forme ordinaire de l'Eglise, Nous accordons, avec bonté, une indulgence de 100 jours à tous et à chacun des chrétiens fidèles des deux sexes qui, de quelque manière que ce soit, auront contribué à l'érection de ladite Statue de l'Immaculée Vierge Marie, ou bien qui, après son érection, la salueront dévotement en récitant la prière : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous. »

En outre, à tous et à chacun des chrétiens fidèles des deux sexes qui, s'étant purifiés par la confession sacramentelle, et ayant reçu le très-saint sacrement

de l'Eucharistie, visiteront avec piété cette église cathédrale du Puy, dédiée à la Sainte Vierge Marie, tant le jour même où la Statue aura été bénite avec les cérémonies de l'Eglise, que l'un des quatorze jours qui suivront immédiatement et là, prieront Dieu dévotement selon l'intention de notre Mère la sainte Eglise, Nous donnons, de notre même autorité apostolique, et Nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur, l'indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés, indulgence qu'ils pourront gagner une fois seulement dans l'espace desdits quinze jours.

De plus, par les présentes lettres, de notre autorité apostolique, Nous déclarons, Nous faisons et Nous constituons à perpétuité cette église cathédrale du Puy, Basilique-mineure, à l'instar des basiliques semblables qui se trouvent dans notre ville bien-aimée, et Nous lui accordons tous et chacun de leurs honneurs, droits et priviléges, de telle sorte cependant que cette église cathédrale commence à jouir de ce titre et de ces priviléges à dater seulement du jour où ladite Statue de la très-glorieuse Vierge aura été bénite régulièrement. Nous accordons ces faveurs nonobstant toutes dispositions contraires, même celles qui demanderaient une mention et une dérogation spéciales et explicites.

Enfin Nous saisissons avec joie cette occasion pour vous témoigner de nouveau et vous confirmer la bienveillance toute particulière que Nous avons pour vous, et dont Nous voulons que vous ayez pour gage la Bénédiction apostolique que, du fond de notre cœur et avec amour, Nous vous donnons, à vous, Vénérable Frère, et à tout le troupeau confié à vos soins.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le onzième jour de février de l'an 1856, de notre pontificat le dixième.

PIE IX, Pape.

III

PROGRAMME

de la

CÉRÉMONIE D'INAUGURATION

DE LA STATUE DE N.-D. DE FRANCE

LE 12 SEPTEMBRE 1860

I. Conformément au mandement de Monseigneur, en date du 28 juillet 1860, la cérémonie de l'inauguration solennelle de la Statue colossale de Notre-Dame de France demeure fixée au 12 septembre, cinquième jour de la Nativité de la très-sainte Vierge. Les habitants de la ville sont invités à pavoiser leurs maisons et à orner les rues et les places publiques de guirlandes, d'arcs-de-triomphe, d'emblèmes ou d'inscriptions en l'honneur de Marie. On les engage aussi à tendre de tapisseries le devant des portes, à répandre du feuillage et à semer des fleurs sur le passage de la procession.

L'élan sera général, et chacun rivalisera de zèle pour contribuer à l'éclat de cette grande solennité, qui doit être si glorieuse à Marie.

II. Tout semble promettre un concours extraordinaire. Il a fallu aviser aux moyens de satisfaire au pieux empressement des fidèles. La grande place du Breuil s'est présentée comme l'emplacement le plus propice pour faciliter à tous l'édifiant spectacle de

cette imposante cérémonie. Là, en plein air, vers l'angle sud-est de cette vaste enceinte, sera élevée une estrade en amphithéâtre présentant une surface de cinquante-quatre mètres de longueur sur six de profondeur. Formant un angle droit avec le tribunal, et placée parallèlement à la préfecture, à partir de l'entrée du Fer-à-Cheval, elle fera face au rocher sur lequel se dresse la Statue colossale. Au centre de l'estrade, surmontée d'un riche pavillon, sera érigé un magnifique autel autour duquel prendront place NN. SS. les Cardinaux, Archevêques et Evêques qui viendront rehausser de leur présence l'éclat de cette imposante cérémonie. Les autorités occuperont des places qui leur seront réservées sous le même pavillon. Les ailes latérales seront occupées par le clergé.

III. La solennité sera précédée d'une neuvaine et de prédications préparatoires dans l'église cathédrale.

IV. Le mardi soir 11 septembre, toutes les cloches de la ville seront mises simultanément en branle pour annoncer la fête.

V. Mercredi, dès neuf heures et demie, tandis que le son de toutes les cloches donnera le signal de la procession générale, le chapitre et le clergé, en habit de chœur, partent de la sacristie, croix en tête et sur deux rangs, et se rendent au palais épiscopal pour aller au-devant des Prélats réunis au grand salon et revêtus des ornements pontificaux. Immédiatement le cortége se dirige vers la cathédrale par la porte du Fort. Arrivé au sanctuaire ou au chœur, après l'adoration du Très-Saint-Sacrement, on entonne à genoux les Litanies de la sainte Vierge, et au verset *Sancta Maria*, on se lève pour se mettre en marche.

VI. La procession parcourra l'itinéraire suivant : le grand escalier de la cathédrale, la place des Tables, les Farges, Saint-Laurent, le boulevard Saint-Louis,

le Breuil, la rue Saint-Haon, le quartier St-Jean, la rue du Portail-d'Avignon, la Chaussade, le Martouret, la Courrerie, la Chainebouterie, Raphaël, les Tables, le grand escalier.

Pour prévenir toute confusion, et afin qu'à la sortie du clergé il n'y ait point de retard, dès neuf heures et demie on commencera à organiser la procession. Elle sera divisée en trois sections, savoir : 1° les députations des paroisses du diocèse ; 2° les diverses corporations de la ville ; 3° le clergé, le chapitre et le cortége.

1re Section : Députations des paroisses. Les paroisses du diocèse sont représentées par des députations composées des dignitaires ou autres membres, et des chœurs de chant des confréries et congrégations. Ces députations sont classées par arrondissements et par cantons ; elles gardent le rang qui leur est assigné dans le bref du diocèse. Chaque députation suit sa bannière ; les jeunes personnes doivent être costumées en blanc, portant à la main un lys ou une oriflamme, ou tout autre symbole des vertus, de la puissance et de la gloire de Marie ; viennent après les personnes plus âgées, revêtues du costume de leur congrégation ; elles sont suivies par les députations des congrégations de jeunes gens et d'hommes, au milieu desquels est leur chœur de chant, sous leurs bannières respectives.

A neuf heures précises, toutes ces députations devront être rendues au Puy, sur la place Saint-Laurent où elles se grouperont ainsi : l'arrondissement de Brioude près de l'église, l'arrondissement du Puy, près de la Croix-de-Mission ; et l'arrondissement d'Yssingeaux, en face de la Croix, du côté de la ville.

Deux membres au moins du clergé de chaque canton pourvoiront, sous la direction des maîtres des

cérémonies, qui seront désignés à cet effet, à ce que le défilé se fasse ponctuellement à neuf heures et demie, dans l'ordre prescrit.

2e Section : Corporations de la ville. — 1re subdivision : 1° l'Hôpital-général avec sa croix et sa bannière; 2° l'Ouvroir du Saint-Cœur de Marie; 3° les Orphelines de la Miséricorde; 4° les Orphelines de Saint-Vincent de-Paul; 5° les Sourdes-muettes ; 6° la Congrégation des servantes; 7° la Congrégation des ouvrières; 8° la Congrégation dite des Angéliques ; 9° les pensionnats de demoiselles, suivant l'ordre des paroisses et l'ancienneté, savoir : ceux des Carmes : Mlles Belut, Mme Bonnet; celui de Saint-Laurent: Mme Pitarch ; ceux de Saint Georges : Mlle Yghidowitz , Mlles Besqueyt, Mlle Faure; ceux de Notre-Dame: Saint-Charles, Saint-Dominique, l'Instruction, école normale de l'Instruction, Saint-Joseph ; 10° les sœurs de Saint-Pierre, de Saint-François, de Saint-Charles, de Saint-Dominique, de Sainte-Claire ; 11° la Congrégation de la Sainte-Vierge. Les demoiselles sont costumées en blanc et les dames en noir; 12° les dames de la Miséricorde en costume noir ; 13° les religieuses de l'Instruction; 14° les religieuses de Saint-Joseph; 16° les dames Trinitaires.

2e Subdivision : 1° *Pensionnats de jeunes gens.* — Orphelins de Saint-Jean-François-Régis; Sourds-muets, pensionnat de Notre-Dame; 2° corps de métiers; 3° congrégations des hommes ; 4° confrérie des Pénitents de la ville et du diocèse ; 5° *congrégations religieuses d'hommes :* Frères de Notre-Dame de l'Assomption , Frères de Saint-Jean-François-Régis, Frères de Paradis, Frères des Ecoles chrétiennes.

3e Section : Clergé. — Croix des paroisses avec leur cortége solennel; celle de la cathédrale est précédée de deux thuriféraires, l'encensoir fumant. — Clergé régulier : les Frères scholastiques et les

RR. PP. de la Compagnie de Jésus, de Vals.— Clergé séculier : les enfants de chœur, les élèves du grand séminaire, les prêtres habitués, les vicaires, les aumôniers et les curés, selon le rang qu'ils ont dans le bref; les directeurs du séminaire, le chapitre, NN. SS. les Evêques. Viennent à la suite les fabriciens portant leurs cierges allumés, les Autorités, les prud'hommes, la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, et autres personnes notables, ainsi que tous les fidèles de la ville et du diocèse qui voudront s'associer au triomphe de Marie.

VII. Pendant la marche processionnelle, outre les litanies de la sainte Vierge, on chante des hymnes et des cantiques en son honneur, et les corps de musique alternent avec les voix.

VIII. A l'entrée de la place du Breuil, la procession, dirigée par les maîtres des cérémonies qui seront échelonnés de distance en distance, tourne à droite, longe la préfecture, passe devant l'autel, remonte, redescend, et décrit une ligne spirale autant de fois qu'il est nécessaire, jusqu'à ce que le clergé soit arrivé au pied de l'estrade.

Pour que la marche de la procession ne soit point gênée dans cette évolution nécessaire à l'ordre et à la régularité, les Autorités seront instamment priées de donner des ordres pour faire évacuer, dès dix heures, les deux tiers de la place, du côté de la préfecture et du tribunal.

IX. Le clergé et les autorités ayant pris place sur l'estrade, on chante une hymne à la sainte Vierge. Puis, au signal donné, le voile de la Statue tombe; le monument se montre à découvert; et aussitôt tous les tambours, clairons et corps de musique mêlent leurs sons aux salves de l'artillerie.

Quelques instants après, tout bruit ayant cessé, les prélats procèdent à la bénédiction de la Statue,

selon les formules et prières propres à cette cérémonie.

X. Aussitôt cette bénédiction terminée, on chante sur un ton solennel l'antienne *Salve Regina*.

XI. Cependant le Prélat désigné pour la célébration de la sainte Messe se revêt des ornements pontificaux; les cierges sont allumés; tout est préparé sur l'autel.

XII. Immédiatement après l'oraison *Omnipotens*, etc., commence la messe pontificale, pendant laquelle les chœurs de chants pourront exécuter des morceaux jusqu'à la fin de l'Evangile.

Ici le prédicateur monte en chaire.

Le discours achevé, la messe continue; les chants reprennent aussi, en alternant avec la musique, sauf un intervalle de silence, depuis le *Sanctus* jusqu'après la consécration.

XIII. A la fin de la la messe, les Prélats, tous ensemble, donneront solennellement la bénédiction aux assistants et à la ville, et après l'acte de consécration à la Sainte-Vierge, l'Evêque officiant entonnera le *Te Deum*.

XIV. Pendant ce chant la procession se remettra en marche. Les maîtres des cérémonies feront effectuer le défilé dans l'ordre déjà tracé. La tête de la procession, qui forme la première des lignes spirales décrites sur le Breuil, se dirige vers la rue Saint-Haon; les autres suivent sans interruption, en décrivant les mêmes lignes droites et courbes, jusqu'à ce qu'enfin arrive le tour du clergé et du cortége.

Pour prévenir toute confusion, MM. les maîtres des cérémonies veilleront à ce que les personnes qui font partie de l'assistance ne quittent pas leurs places respectives; ils ne laisseront point s'introduire dans les rangs celles qui seront étrangères à la procession.

XV. Quand le clergé est arrivé sur la place du Martouret, en face l'hôtel-de-ville, on chante le *Ma-*

gnificat sur un ton solennel. Cependant la procession ne s'arrête pas; mais par les soins de MM. les maîtres des cérémonies, sa marche sera un peu ralentie, de manière à ce qu'il n'y ait pas de lacune.

XVI. La cérémonie se terminera par la bénédiction solennelle du Très-Saint-Sacrement et le chant du *Laudate Dominum*, etc., après lequel les Prélats seront reconduits par le chapitre et le clergé dans le grand salon du palais épiscopal.

XVII. Avant de quitter la Basilique, les personnes qui se seront préparées pour gagner l'indulgence plénière (1) attachée à cette visite, prieront selon les intentions du Souverain Pontife.

Les maîtres des cérémonies veilleront soigneusement à ce que les fidèles ne sortent de la Basilique que par les portes du Fort et de Saint-Jean.

XVIII. Le soir, à l'entrée de la nuit, auront lieu les pieuses manifestations de joie et d'amour en l'honneur de Notre-Dame de France. Un feu d'artifice sera tiré sur la place du Breuil; l'estrade et les arcs-de-triomphe seront brillamment éclairés; les maisons seront illuminées; les feux du rocher de Corneille seront répétés sur tous les points élevés qui environnent la ville.

XIX. Le lendemain, d'après le mandement de Mgr l'Evêque, une messe solennelle sera célébrée, à neuf heures, dans la Cathédrale-Basilique : elle sera chantée par l'Orphéon du Velay. Il y aura aussi une octave d'actions de grâces, prêchée dans la même église.

Vu et approuvé :

Au Puy, le 28 août 1860.

✝ AUGUSTE, ÉVÊQUE DU PUY.

(1) Cette indulgence peut se gagner le jour de l'inauguration, ou l'un des quatorze jours suivants, par ceux qui, s'étant confessés et ayant communié, visiteront la Cathédrale-Basilique et y prieront selon l'intention de notre Mère la sainte Eglise. (*Indult de S. S. Pie IX, en date du 11 février* 1856).



IV

COLLECTION DES DOCUMENTS

relatifs à la définition du dogme

DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

Qui ont été offerts par M. l'abbé SIRE, à Notre-Dame du Puy, *pour être conservés dans la bibliothèque de la Cathédrale.*

Pour que rien ne manquât à notre fête, au moment même où le rocher Corneille exposait aux regards de tous le monument *national*, que la France a voulu ériger à la mémoire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, la basilique de *Notre-Dame du Puy* recevait dans ses archives un monument littéraire vraiment *catholique*, érigé par l'univers entier à la gloire de la Vierge du mont Anis.

Notre récit ne serait pas complet si nous ne faisions pas connaître à nos lecteurs l'existence de ce monument littéraire, qui sera désormais un trésor pour le Velay.

Une belle brochure vient de paraître sous ce titre : *Notice sur la collection des documents relatifs à la définition du dogme de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, qui sont conservés dans la basilique de Notre-Dame du Puy*. In 8° de 130 pages.

Les premières pages de cette brochure sont dues à la plume de Monseigneur *de Morlhon*. Sa Grandeur y expose en quelques traits le dessein qu'elle a eu d'expliquer par un monument *littéraire*, le monument *artistique*.

Non content d'élever à la mémoire du décret solennel du 8 décembre 1854, le monument *artistique* le plus colossal qui ait été érigé, Monseigneur a voulu de plus élever un

monument *littéraire*, qui fût en proportion avec ce monument colossal; Elle a voulu préparer une *histoire* du plus grand acte de Pie IX, en formant une *collection de tous les documents qui s'y rapportent*, de 1849 à 1860. A l'ombre du rocher, qui porte sur sa tête la Statue colossale de la bienheureuse Vierge Immaculée, se dresse la belle basilique de N.-D. du Puy, célèbre dans l'histoire de l'Eglise de France, par les merveilles qui s'y sont opérées, dès les temps les plus anciens du christianisme. Eh bien, dans cette basilique vénérable, Monseigneur a voulu que fût déposé et conservé avec le plus grand soin, le récit de ce qui a été fait dans le monde entier, à l'occasion de la définition dogmatique: récit original, authentique, le plus digne de foi que l'on puisse désirer, puisqu'il est, non pas le travail d'un seul homme, mais la collection complète de ce qui a été fait par tous les enfants de l'Eglise. Au dehors, la Statue doit rappeler à tous, du haut de son gigantesque piédestal, le grand événement; au dedans et à ses pieds chacun pourra trouver le commentaire *catholique* du monument *national*. Telle a été l'idée de Monseigneur.

Ne pouvant par lui-même la réaliser, Sa Grandeur a confié ce soin à un de ses prêtres, à monsieur l'abbé Dominique Sire, alors directeur et professeur dans son grand séminaire, maintenant professeur et directeur au séminaire de Saint-Sulpice de Paris. Ce jeune professeur, dans la *notice* qu'il vient de publier par ordre de Monseigneur, raconte simplement ce qu'il a fait pour répondre aux désirs de son bien-aimé pasteur, exposant le plan qu'il a suivi, le résultat qu'il a obtenu (1), et révélant au grand jour le nom des personnes qui lui ont prêté leur concours. Chacun sera heureux de lire son intéressant récit.

Ce travail colossal de M. l'abbé Sire ne doit pas être confondu avec celui du *Comité de Notre-Dame de France*, il en est complètement distinct; l'un est destiné à faire connaître l'*Histoire du culte de la sainte Vierge en France*; l'autre à préparer l'*Histoire de la Définition du dogme de l'Immaculée Conception.*

(1) Par un travail opiniâtre de six années, il est parvenu à recueillir des documents de toute langue et de tout pays, qui équivalent au moins à 400 volumes in-8.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU.